

BRABANT

revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Directeur: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédacteur en chef: Alex Volont
Secrétariat: Yves Boyen
Présentation: Georges Van Assel
Photographie: Albert Hanse
Administration: Rosa Spitaels
Publicité: M.P. Rommelaere
Imprimeur: Snoeck-Ducaju & Fils
Photogravure: Lemaire frères

Prix du numéro: 30 F. Cotation: 100 F. Etranger: 120 F
Tél.: (02) 13.07.50, Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.30 h
C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant: 3857.76
4, rue Saint-Jean, Bruxelles 1.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Het juli-nummer van de nederlandstalige editie van „Brabant" bevat bijdragen van Pierre M. de Mol, Evrard Op de Beeck, Jos Depré, Willem M. Roggeman, Bernard Henry, H. F. Guillaume, Jos Demol, Maurice Nevens, Yves Boyen en Jos Van Rijckel.

Pour obtenir un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) il suffit de verser la somme de 160 F. (pour l'étranger: 190 F) au C.C.P.: 3857.76.

SOMMAIRE

4-1966

Editorial	2
A propos d'un coin de Bruxelles..., par Jacques Lorthiois	4
A Bouchout, où vit le souvenir de Charlotte, l'Impératrice douloureuse, par Gilberte Lauwens	12
Brabant, T.E.E., par H. F. Guillaume	18
Huizingen, Domaine provincial, par Muriel de Vergnies	22
H ₂ O, élément de grand avenir, par André Hustin	29
Antiquaire, mon ami, par Jacqueline Ebrant	34
Baisy-Thy, tout un programme d'histoire, par J. Piérard	40
Tervuren et son cadre prestigieux, par Yves Boyen	48
De l'Elysée au Château de Laeken, par Fernand Liégeois	55

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Les photos des articles consacrés à « Un Coin de Bruxelles » sont des A.C.L. et de la Bibliothèque royale de Belgique ; celles de « Bouchout », des Archives du Musée Royal de l'Armée ; celles de « T.E.E.-Brabant », de l'A.R.B.A.C. ; celles illustrant notre enquête sur H₂O, sur un quartier des Antiquaires, sur le Domaine Provincial à Huizingen et notre itinéraire sont de notre photographe Albert Hanse.

Editorial

Acette époque de l'année, chacun d'entre nous pense aux vacances. Elles font partie de notre vie intense et si, naguère, elles étaient l'apanage des gens fortunés ou aisés, aujourd'hui, fort heureusement, il n'en va plus de même.

Notre vie trépidante en Europe occidentale a comme corollaire direct pour l'homme la nécessité impérieuse de prendre des vacances. Si Colette vivait encore, elle n'écrirait sans doute plus comme elle le fit dans « Belles Saisons » : « Mes vacances ? C'est d'aller travailler ailleurs ».

Nous avons besoin de dépaysement. Et ce besoin est à l'origine du prodigieux essor du tourisme mondial.

Les lois sur les congés payés aux travailleurs ont, au surplus, permis pour une bonne part, la réalisation rationnelle de ce besoin impérieux.

Notre pays s'est enfin rendu compte de l'importance exceptionnelle que peut représenter pour notre économie nationale cette nouvelle branche des activités humaines.

C'est ainsi que lors de la constitution du dernier gouvernement, l'un de ses membres a été chargé officiellement du Tourisme. Il s'agit en l'occurrence de Monsieur Piers, député, bourgmestre d'Ostende, cette « reine des plages belges », qui fut à l'origine de la mise en valeur de notre littoral. Heureux choix, s'il en fut, Monsieur Piers connaît la question à fond et s'est intéressé très tôt aux problèmes touristiques. Il a eu dans le passé de très nombreux contacts avec Monsieur Haulot, Commissaire général au Tourisme, et tout naturellement Monsieur Piers a choisi comme chef de cabinet Monsieur Honhon, fonctionnaire de qualité, collaborateur direct de Monsieur Haulot. Voilà d'heureuses prémices.

Le jeune ministre du Tourisme a été accueilli officiellement en Brabant. Cela s'est passé au Domaine provincial à Huizingen. Le ministre — s'intéressant particulièrement à l'équipement touristique du pays — a été frappé par le réel succès des nouvelles installations permettant de chauffer l'eau du bassin de plein air (19.000 visiteurs en moins d'un mois). La Députation permanente était là au grand complet conduite par M. de Néeff, notre gouverneur.

« Le Brabant, et particulièrement Bruxelles, devait dire le ministre, ont pris une bonne part dans l'expansion touristique de notre pays : avec près de 2 millions de nuitées d'étrangers (soit plus du tiers des nuitées du pays entier), votre province a enregistré une progression de 45% par rapport à 1959. »

« Vous êtes les responsables d'une province dont le rôle est d'être le cœur du pays ; en conséquence, vous pratiquez souvent sur le plan du trafic touristique un altruisme singulier puisque vous ne vous bornez pas à héberger pour quelques nuits les touristes que vous recevez, mais vous en dispersez ensuite la plupart vers les autres villes d'art belges, ou encore les zones de vacances et, particulièrement, le littoral. »

« Ce rôle de plaque tournante que joue Bruxelles doit être exploité et développé. »

« Forte de l'attrait qu'elle exerce, en grande part pour son rôle international, notre capitale doit être, pour une toujours plus large clientèle, la porte d'entrée accueillante de la Belgique tout entière. »

« Sur ce plan particulièrement — développement d'une efficace politique d'accueil — qui sera le principal élément d'une propagande touristique renforcée, le Brabant doit jouer un rôle de tout premier ordre. »



« Je sais qu'à ce sujet je peux compter sur votre Fédération provinciale de tourisme, toujours prête à réagir sur l'heure et vigoureusement aux initiatives prises sur le plan national. » Le rôle du Brabant, en tant que plaque tournante touristique du pays, a toujours été à la base de notre politique. Qu'un ministre en exercice l'affirme et nous promet son appui pour persévérer dans nos efforts, voilà qui nous réjouit.

Notre gouverneur devait d'ailleurs préalablement souligner « qu'actuellement il n'y a plus de province qui soit plus spécialement accueillante aux touristes étrangers. Toutes le sont et notre pays ne fera désormais plus qu'une seule et vaste région touristique riche et vivante, diversifiée à souhait et qui possède tout ce qu'il faut pour répondre aux désirs des touristes les plus exigeants. Sans doute notre équipement n'est-il pas parfait. Sans doute notre hôtellerie aurait-elle besoin, en certains endroits, d'être repensée. Nous n'avons pas encore les motels qu'on nous réclame, mais votre présence au sein du gouvernement nous permet d'espérer en des lendemains meilleurs ».

Et de lancer un cri d'alarme en faveur des ruines de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville :

« Je saisis l'occasion pour vous signaler qu'un site très important de notre province et qui mérite cependant toute notre attention, puisqu'il a enregistré 50.000 visiteurs en 1965, se trouve dans un état complet d'abandon. En effet, les ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville, propriété de l'Etat, ont grand besoin d'être restaurées. La province de Brabant a tracé une route d'accès à ce site, la 430, partant de la Place Louise et aboutissant aux ruines de cette abbaye cistercienne. Mais l'ensemble de celles-ci, les plus belles de Belgique, et sans doute, d'Europe occidentale, se dégradent d'année en année, et seul l'Etat est en mesure de mener à bien la restauration de ce monument national. »

Nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur ce problème si important : la sauvegarde et la restauration de notre patrimoine culturel.

A propos d'un coin de Bruxelles...

par Jacques LORTHIOIS
Membre de la Société Royale
d'Archéologie de Bruxelles.

Le Musée des Beaux-Arts de Bruxelles est riche en œuvres d'une haute qualité picturale. Outre ces trésors, il contient aussi des toiles dont la valeur moindre est compensée par un intérêt documentaire certain. C'est sur l'une d'elles, reléguée dans des locaux administratifs, que nous nous proposons d'attirer votre attention dans l'espoir, chimérique peut-être, de la sortir de l'oubli. (voir fig. 1).

Elle est répertoriée au catalogue sous le n° 749 (dimensions: ht. 0,74, larg. 1.06 - date d'entrée au Musée: 1906) et attribuée à Théodore van Heil. De ce peintre on ne sait pas grand-chose. La Biographie Nationale nous renseigne sur son père, Daniel van Heil et sur ses oncles, Léon et Jean-Baptiste van Heil, mais de Théodore elle ne mentionne même pas le nom.

Reçu franc-maître dans la corporation bruxelloise des peintres en 1668, Théodore van Heil était issu d'une famille d'artistes. Son père, Daniel van Heil (Bruxelles ± 1604 y † 1662) était renommé pour ses panoramas de villes incendiées. Plus tard, il arriva que ses œuvres fussent attribuées à Brueghel d'Enfer. Quant à ses oncles, Jean-Baptiste et Léon van Heil, l'un était portraitiste, l'autre architecte et miniaturiste.

De Théodore van Heil, le Musée de Bruxelles possède encore quatre autres toiles, dont deux, également précieuses pour l'histoire de la capitale: « L'incendie de la maison de la Louve, en 1690 » et « L'incendie du palais de Bruxelles, en 1674 » sont exposées à la Maison du Roi où celle qui nous occupe pourrait également avoir sa place puisqu'elle représente, comme l'indique le catalogue, un « Coin de Bruxelles ».

Et que voit-on de ce coin de Bruxelles? Un paysage urbain dominé par les masses imposantes de deux grands édifices religieux, l'un baroque, l'autre gothique, et d'un palais dont la silhouette étrange évoque ces burgs romantiques chers à Victor Hugo. Dans la partie inférieure, un terrain boisé au centre duquel évolue un cavalier tandis que, s'appuyant sur une canne, un vieillard se dirige vers une mare, dissimulée derrière un bouquet d'arbres, au bord de laquelle est amarrée une barque. A gauche un trio converse sous le feuillage: au fond, trois autres personnages hésitent à franchir ce qui semble l'huis d'une conciergerie.

D'une longue bâtisse on aperçoit le toit qui sépare le tableau horizontalement en deux parties distinctes. Paysage urbain en haut, site boisé en bas. Sur ce grand toit, qu'éclaire un soleil de fin de journée, se détache une tour circulaire de médiocre élévation qui porte un belvédère. Cinq personnages, dont une femme, se tiennent derrière son garde-fou.

Tout ceci paraît, faut-il le dire, assez fantaisiste. En effet, s'il ressort de l'examen du plan de Martin de Tailly — édition de 1640 — (voir fig. 2) que le terrain circonscrit par les rues actuelles, de la Madeleine, des Eperonniers, de l'Hôpital et le boulevard de l'Empereur (d'où Théodore van Heil a pu contempler le paysage que nous avons sous les yeux) était occupé au centre par des jardins nombreux et d'étendue variée on n'y trouve pas la moindre apparence d'un bois, d'une mare ou d'un chemin transversal. La confrontation du plan de Tailly avec ceux antérieurs de Jacques de Deventer (± 1554) et de Braun et Hogenberg (1572) aboutit à la même conclusion. S'il est vraisemblable-





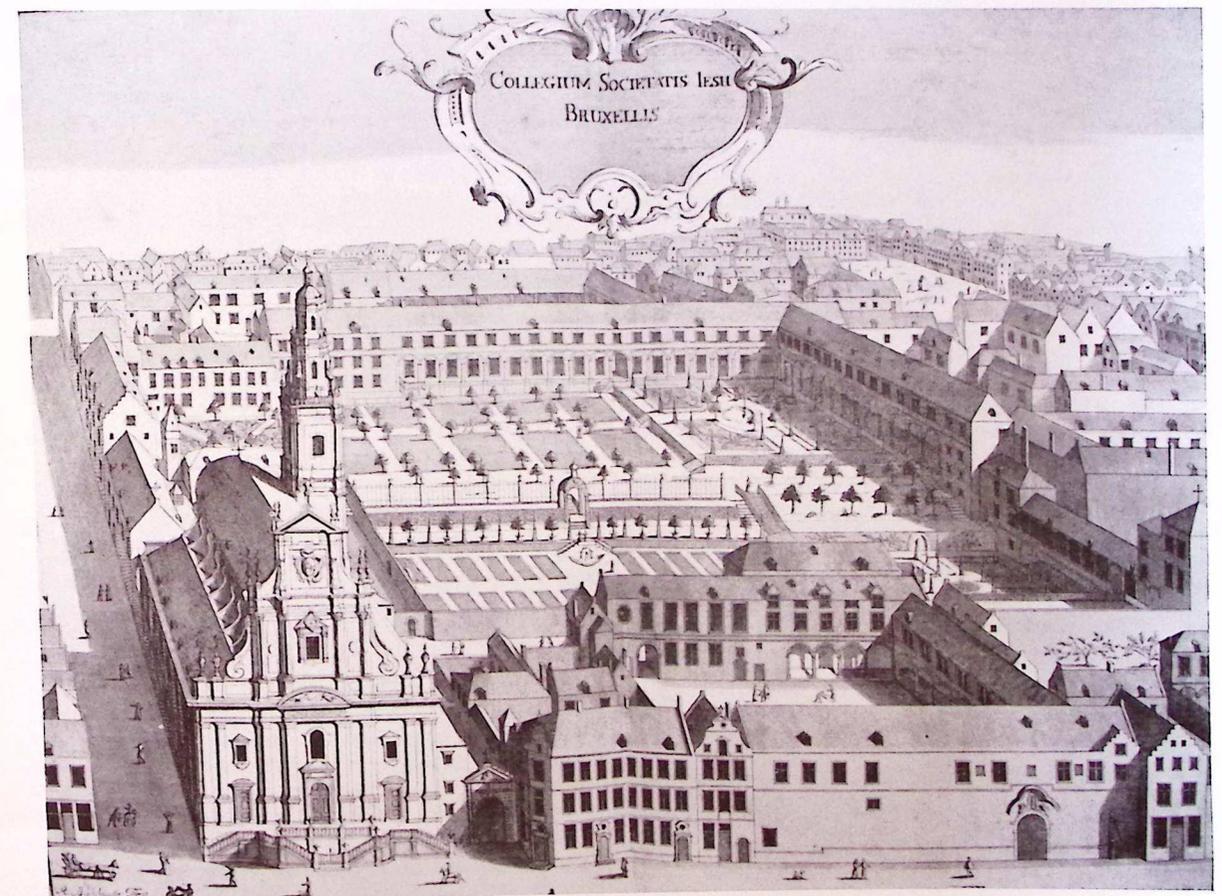
ble que l'hôpital Saint-Jean et l'hôtel de Ligne possédaient en ce lieu de vastes jardins et que dans celui de l'hôpital il y eut autrefois une pièce d'eau, il n'en paraît pas moins que Théodore van Heil a remodelé le site à sa guise. Le paysage, qu'auraient dû borner, à droite, les immeubles sis rue de l'Hôpital, se mue au contraire en une campagne bocagère et accidentée.

Toutefois, si l'artiste s'est plu de la sorte à créer un paysage, il a su brosser, dans la partie supérieure de son tableau, un aspect de Bruxelles de la fin du XVIIème siècle



Plan de Bruxelles, par Martin de Tailly (édition de 1640). N° 1 Place des Baillies et palais ducal ; 6 Eglise N.D. de la Chapelle ; 9 Eglise N.D. du Sablon et Marché aux chevaux (forum eorum) ; 22 Tour aux Laines ou Wollendries, dite aussi la Grosse Tour ; 23 Steenpoort ; 31 L'église des Jésuites ; 36 L'église des Carmes Déchaussés ou Petits-Carmes ; 39 Hôtel d'Egmont.
Photo Bibliothèque Royale de Belgique - Cartes et Plans.

Eglise et couvent des Jésuites. Gravure de R. Blockhuysse.



qui semble conforme à la réalité. Ce dualisme de fantaisie et de minutieuse précision n'était point rare à l'époque. A la Maison du Roi on peut voir un tableau attribué, assez légèrement nous semble-t-il, à Jacques d'Arthois et qui représente l'hôtel de Nassau au sommet d'une montagne boisée et rocheuse laquelle n'est autre que la Montagne de la Cour...

Dans le même musée on peut voir aussi une toile représentant l'Infante Isabelle se promenant dans les jardins du palais ducal. Celui-ci se mire dans un étang d'où sort une rivière qui cascade dans le bas de la ville. Valckenborgh, il est vrai, n'avait pas hésité, lui, à camper le palais de Bruxelles au bord de la Meuse, tandis que David Teniers a utilisé les tours jumelles de Sainte-Gudule comme décor dans une de ses Kermesses. Mais notre but n'étant point de juger de la valeur picturale de la toile de van Heil, nous passons à l'examen de la partie supérieure.

A travers, ou mieux sous l'enchevêtrement des maisons on peut encore voir nettement ce que les travaux d'urbanisme exécutés au XIX et au XXèmes siècles ont estropié;

le système orographique de cette portion de notre cité comprise entre le promontoire abrupt de la Montagne de la Cour et le versant de la colline du Sablon où s'étendait une faille au creux de laquelle dévalait autrefois le ruisseau appelé Ruysbroeck recouvert plus tard par la rue du même nom.

Le plan de Martin de Tailly — édité pour la première fois en 1640 — permet l'identification du site et des monuments. Domine la composition, une superbe église baroque flanquée d'une tour monumentale. C'est l'église des Jésuites, minutieusement dessinée telle qu'on pouvait la voir en 1661 et telle qu'on pu la voir jusqu'en 1812, époque de sa démolition. Dans sa façade bien équilibrée, remarquable par ses proportions et l'élégance de sa décoration, s'ouvraient trois portes au-dessus d'un escalier à volées multiples. De cette façade on n'aperçoit que les deux niveaux supérieurs. Il y en avait trois en tout, divisés verticalement par les pilastres, doriques en bas, corinthiens ou composites en haut. D'amples volutes étayaient le pignon percé au second niveau d'une fenêtre éclairant la grande nef et orné plus haut d'un cartouche portant un monogramme. Des pots à feu garnissaient les corniches et flanquaient le fronton que couronnait un saint Michel terrassant le dragon. (Voir fig. 3).

Les Jésuites, auxquels on devait ce monument remarquable, s'étaient établis à Bruxelles en 1584 après avoir vaincu la résistance du Magistrat grâce à l'appui d'Alexandre Farnèse. Après une installation provisoire au Grand-Sablon, ils acquirent l'hôtel de Grimberghe situé entre la rue de la Paille (actuelle), la rue de Ruysbroeck et la première enceinte. Dans cet immeuble qui avait appartenu à Albert Dittmar et aux Croy, les Jésuites succédaient aux Bénédictines de Grand-Bigard qui s'y étaient réfugiées durant les troubles religieux. Les démarches qu'ils entreprirent en 1592, pour occuper les locaux de la Prévôté de N.D. de la Chapelle ayant échoué, ils étendirent leur domaine dans la rue d'Or en achetant le Refuge de Cambrai pour 20.000 florins. Les prévôts de Cambrai ayant obtenu, en 1426, de pouvoir percer le mur de la ville pour réunir les propriétés qu'ils possédaient en deça et au-delà de la première enceinte, les Jésuites achèverent leur œuvre et tout un tronçon de la vieille muraille disparut ainsi pour faire place à de beaux jardins. Dans ces vastes locaux, les Jésuites ouvrirent, en 1604, un collège d'humanités qui connut rapidement le plus grand succès. Protégés des archiducs Albert et Isabelle, assurés du concours de l'aristocratie, ils entreprirent en 1606 l'édification d'une église sous la conduite d'un des leurs, le frère Hoeimacker. Ralentis puis interrompus par l'état du terrain, les travaux furent poursuivis, en 1616, par Jacques Francquart (1583 † 1652), auteur d'un traité nouveau d'architecture, que son beau-frère, Wenceslas Coebergher, ensemble actifs promoteurs du style baroque ou italo-flamand dans nos régions, avait recommandé aux Archiducs.

Le travail fut achevé en 1626 et consacra la réputation d'architecte de Jacques Francquart qui œuvrait déjà depuis 1621 à la construction du nouveau temple des Augustins, à Bruxelles. Dans la suite il construisit encore l'église du Béguinage de Malines et jeta les plans de la chapelle de la Vierge — à Sainte-Gudule — conçue dans un style gothique tardif.

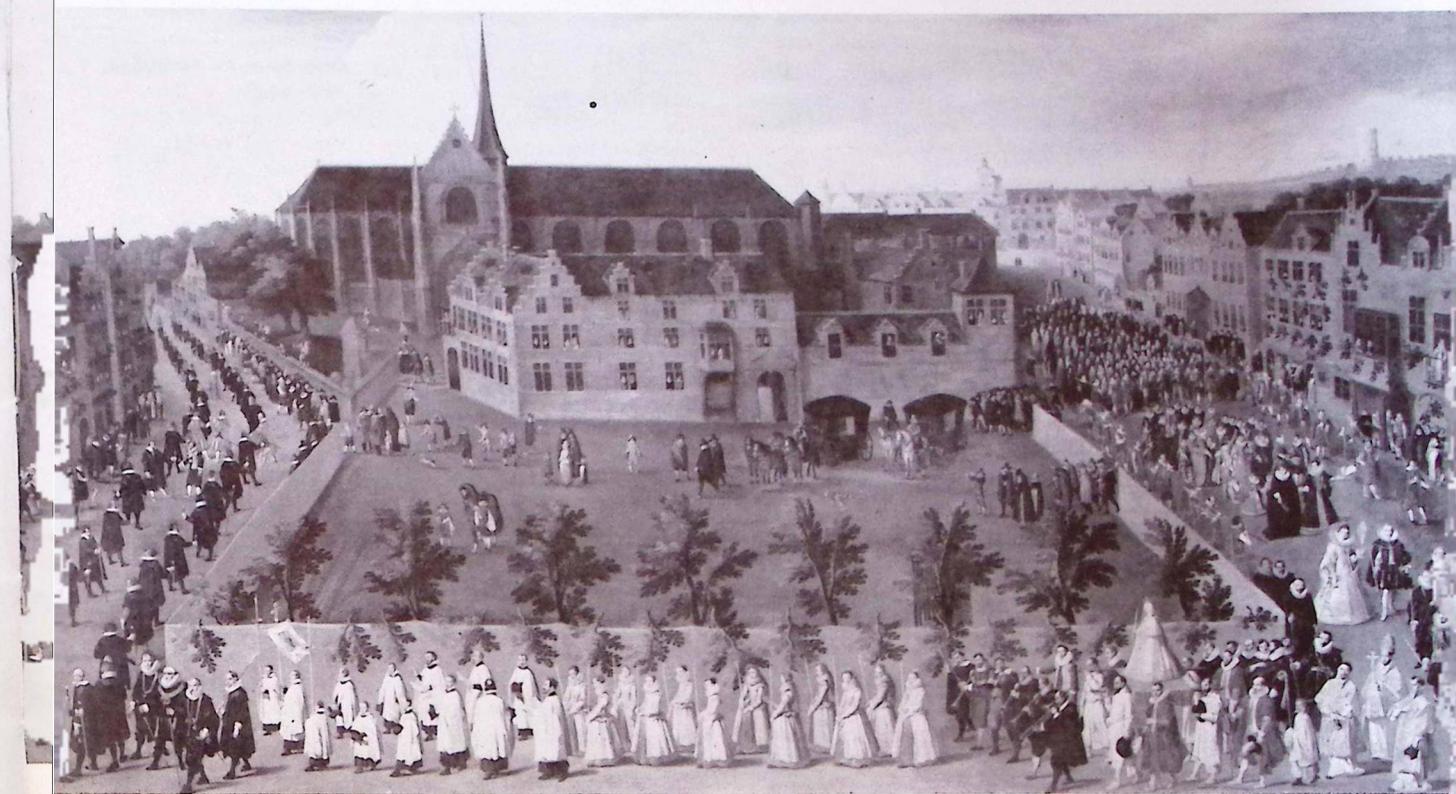
L'église des Jésuites, de Bruxelles — dédiée à saint Michel — fut la deuxième construite par cet ordre en style baroque: la première étant celle d'Anvers, Saint-Charles Borromée, bâtie en 1615.

L'édifice, consacré par l'évêque d'Ypres, le 5 septembre 1627, en présence de l'Infante Isabelle, avait 184 pieds de long, 86 de large et 77 de haut (soit approximativement: 60 m - 28 m et 21 m). La statue de l'archange qui surmontait la façade avait 15 pieds de haut. Quant à la tour, elle ne fut élevée que vingt-trois ans plus tard. La première pierre en fut posée le 8 juillet 1660 et les travaux terminés le 2 novembre de l'année suivante, ce qui explique son absence sur le plan de Martin de Tailly (édition de 1640). A propos de ce plan, il importe de souligner que la tour ne figure pas davantage dans l'édition de 1748. Cela démontre, ce que l'on savait d'ailleurs déjà, que la seconde édition n'est point une mise à jour de la première, nonobstant les corrections apportées au tracé des fortifications de la ville et la reproduction du quartier neuf de la place de Bavière (aujourd'hui, place de Dinant).

Le couvent des Jésuites contenait, outre la bibliothèque des Bollandistes, un véritable musée qui comprenait une galerie de tableaux, un cabinet d'histoire naturelle et un autre de « curiosités » où l'on pouvait voir (comme à Scheut, de nos jours) des objets envoyés par les missionnaires, entre autres une série de portraits des empereurs de Chine. Comme les autres couvents bruxellois, celui des Jésuites a été reproduit dans la « Chronographia Sacra Brabantiae » mais, situé en marge de la ville haute, il n'a pas, comme eux, été victime du bombardement de 1695.

Il fallut attendre 1763 avant que soient prises les premières mesures vexatoires à l'encontre des Jésuites auxquels il fut dorénavant interdit de préparer, hors le collège, les enfants à leur première communion. Mais ils continuèrent à le faire, en accord avec le clergé de N.D. de la Chapelle. Dix ans plus tard, le 21 juillet 1773, Clément XIV supprima la Compagnie de Jésus ce qui entraîna, le 17 novembre de la même année, la fermeture de la maison de Bruxelles.

Le gouvernement autrichien créa un organisme — le Comité Jésuitique — chargé de la liquidation de ses biens. N. D. de la Chapelle s'enrichit ainsi des portraits de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, œuvres de Gérard Zegers — d'après des originaux de Rubens —, d'une grande ciboire d'exposition, d'une relique de la Sainte-Croix et, plus tard, d'une statue de N. D. de la Miséricorde. La majeure partie des objets d'art conservés dans l'église et le couvent fut dispersée en vente publique, le 12 mai



1777. Au hasard des expositions, on a parfois l'occasion d'apercevoir les dépouilles d'un couvent bruxellois. Une « Sainte famille avec sainte Anne » en provenance de Miami fut exposée à Bruxelles tout dernièrement.

Le collège fut maintenu sous le nom de Collège Thérésien tandis que l'église était convertie en bibliothèque. Pendant la Révolution elle servit de club à la Société des Amis de la Liberté et de l'Égalité et ensuite de magasin militaire. Sans raisons valables elle fut démolie en 1812. Sous le régime hollandais on installa les tribunaux dans l'ancien collège et sur l'emplacement de l'église on érigea le palais de Justice dont la façade s'apparentait à celle du théâtre de la Monnaie. Le palais disparu en 1892, son aire déblayée garda son nom de place de la Justice.

En dépit des grands travaux entrepris dans son voisinage immédiat, il n'est pas impossible que, sous son dallage, existe encore la crypte dans laquelle on inhumait les religieux et qui était, paraît-il, encore accessible au temps où Thémis siégeait en ces lieux.

Paul Vitzthumb, qui fut à sa manière le chantre du Bruxelles de Joseph II, du Bruxelles de la Révolution et du Bruxelles pré et post-napoléonien, nous a laissé deux dessins de l'ancienne église des Jésuites croquée du nouveau jardin

botanique établi dans les anciens jardins de l'hôtel de Nassau, par les autorités françaises en 1797 (voir fig. 5). Sur l'un on en aperçoit les parterres à l'avant-plan et, en contrebas les façades postérieures des maisons de la rue de Ruysbroeck. Par-delà, on reconnaît l'église de la Chapelle tandis qu'à droite se profile un vestige de la première enceinte de la ville, celui-là vraisemblablement qu'un « malencontreux accident » fit s'écrouler lors des premiers travaux de l'Albertine. Une autre version existe où le panorama est plus limité tandis qu'au Musée communal sur une aquarelle montrant le même site apparaissent aussi la tour de l'Hôtel de ville et celle de l'église de l'hôpital Saint-Jean. Dans ce même musée on trouve également un tableau qui ne nous paraît pas faire honneur à Daniel van Heil, son auteur. Il représente un incendie de l'hôtel de Nassau dont les lueurs éclairent l'église

▲
L'église N.D. du Sablon et la procession des Pucelles, par Antoine Sallaert. Bruxelles, Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique n° 409. Devant l'église, l'hôtel de Locquenghien, plus tard d'Ailesbury. La tour de l'hôtel de Tisnacq (à gauche) n'est pas visible. Dans le fond, l'hôtel d'Egmont et la façade de l'église des Carmes. A droite, la Tour aux Laines.

Photo Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.

des Jésuites. Détail intéressant, l'église étant encore dépourvue de tour, le sinistre dut avoir lieu avant 1661 et le tableau exécuté au plus tard l'année suivante durant laquelle trépassa Daniel van Heil. Sans doute s'agit-il de l'incendie qui ravagea l'hôtel en 1625, au temps où il servait de résidence au cardinal de la Cueva.

Ceci nous amène à parler de ce bâtiment dont la tour polygonale d'une architecture insolite occupe le coin gauche du tableau. L'hôtel de Nassau, déjà maintes fois évoqué, fut bâti par Engelbert II de Nassau, à la fin du XV^{ème} siècle, sur l'emplacement de la résidence de Guillaume de Duvenvoorde, construite en 1346. L'hôtel de Nassau et ses jardins couvraient tout le promontoire de la Montagne de la Cour, occupé aujourd'hui par la place du Musée, l'ancienne Bibliothèque royale et une portion de l'Albertine.

Aucun édifice bruxellois n'est davantage connu, extérieurement du moins; son iconographie est surabondante. De toute la ville on en voyait la plus haute tour au faite de laquelle planait une aigle impériale gigantesque. De l'intérieur, on n'a par contre conservé que le souvenir d'un lit fabuleux sur lequel on pouvait entasser cinquante personnes. Sans doute n'était-il utilisé qu'après les banquets...

De sa construction à 1756, il ne cessa d'appartenir à la maison de Nassau non sans avoir été confisqué puis restitué. Il servit de demeure au Taciturne jusqu'à sa rupture avec le roi d'Espagne. Dans la suite il servit de résidence aux gouverneurs militaires ainsi qu'à d'autres conquérants de passage. Dévasté par le feu en 1625 et en 1701, il hébergea la gouvernante des Pays-Bas, Marie-Elisabeth chassée du vieux palais ducal par l'incendie qui le détruisit en 1731. Racheté par Charles de Lorraine, en 1756, l'hôtel de Nassau fut remplacé par ce palais, l'Ancienne Cour, qui abritait le Musée moderne et le Cabinet des manuscrits il y a une dizaine d'années encore. La cour intérieure et la chapelle toutefois en avaient été conservées. Cette chapelle qui fit couler beaucoup d'encre et dont le sauvetage fut péniblement acquis est incorporée aux nouveaux bâtiments de l'Albertine servant ainsi de trait d'union entre le passé et l'avenir.

Perpendiculairement à l'église des Jésuites, N. D. du Sablon, reconnaissable à sa flèche effilée ainsi qu'à son abside polygonale hérissée de pinacles, apparaît telle que la peignirent Teniers, Sallaert (voir fig. 4) et Van Alstoot et telle qu'elle apparaît de nouveau aujourd'hui grâce à de multiples restaurations. Cette colline sablonneuse, longtemps déserte, qui avait donné son nom au sanctuaire, était alors couverte de grands hôtels rangés autour du Marché aux chevaux (l'actuelle place du Grand Sablon) et qu'avaient illuminés un siècle plus tôt les bûchers des hérétiques.

Certains de ces hôtels avaient bretèches et tourelles et c'est la tourelle de l'hôtel de Tisnacq dont le pignon à retdents se profile devant le transept de l'église du Sablon.

Ce type de construction était assez répandu, l'hôtel de Clèves-Ravenstein dit « la Synagogue » (rue Ravenstein, face à l'hôtel du même nom), démoli en 1909, en possédait une semblable.

Cet hôtel de Tisnacq, défiguré, existe toujours ainsi que la partie inférieure de sa tourelle que l'on peut voir de l'impasse Saint-Jacques. Occupé aujourd'hui par la firme Boch, il l'était en 1860 par le comte de Robiano et à la fin du XVIII^{ème} siècle par l'abbaye d'Aywières qui le dota d'un porche Louis XVI surmonté d'un balcon du même style qui existent toujours.

Il reste un mot à dire des autres tours qui fusent deci-delà. Entre le chœur du Sablon et l'hôtel de Nassau on peut reconnaître la tour et le pignon de l'église des Carmes déchaussés ou Petits-Carmes (dans la rue de ce nom). Les Carmes étaient venus d'Italie en 1610 et jouissaient eux aussi de la faveur des Archiducs Albert et Isabelle. Leur église avait été construite de 1612 à 1614 et disparut à la Révolution française tandis que leur couvent, transformé en prison où logea Louis de Potter ne fut démoli qu'au siècle dernier pour céder la place à la caserne Prince Albert.

Les autres tours sont plus difficiles à identifier. A droite il pourrait s'agir de la Steenpoort et de la Pijntoren, autre vestige de la première enceinte où, selon la tradition, Anneessens aurait été incarcéré. Quant aux flèches jumelles dont le faite émerge à proximité sans doute appartiennent-elles à l'église de la Chapelle qui, avant 1695, n'étaient point coiffées comme de nos jours.

Avant de terminer, nous nous permettrons encore de formuler une remarque. Le tableau que nous venons de décrire nous paraît — sur photographie — de fort bonne qualité, très supérieur aux autres productions attribuées à Théodore van Heil et que l'on peut voir au Musée communal. Alors, est-on certain que notre tableau soit bien du même maître? Au Musée du Prado, à Madrid il existe une vue du « Château de Bruxelles, avec l'Infante Isabelle » (œuvre anonyme, reproduite dans le tome III, fascicule IV - année 1958 des Cahiers Bruxellois et qui étaye la thèse de M. Duchesne-Guillemin « Bruxelles en Outremeuse »). Il y a dans la manière de cette toile, dans le rendu de l'architecture et l'éclairage quelque chose qui rappelle le « Coin de Bruxelles ».

Nous posons la question aux spécialistes, aux historiens de l'art, et si l'un d'entre eux, grâce à ce que nous venons d'écrire, daignait étudier ce problème, nous penserions que notre travail n'aurait point été inutile.

L'ancienne église des Jésuites avant sa démolition, par Paul Vitzthumb, en 1811.

Vue prise du Jardin botanique (aujourd'hui jardin des Musées Royaux des Beaux-Arts). Les baies de la nef ont perdu leurs vitraux, la fin est proche. A droite, vestige de la première enceinte.

Photo Bibliothèque Royale de Belgique - Cabinet des Estampes.

OUVRAGES CONSULTÉS:

Le Siècle de Rubens. 1965. Catalogue de l'exposition aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, p. 101.

Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. Catalogue de la peinture ancienne, Bruxelles 1949, p. 58.

Galerie Robert Finck. Exposition de Primitifs flamands et maîtres du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle. 1962, n° 41.

Henne et Wauters. Histoire de la ville de Bruxelles. Bruxelles 1845, tome III, p. 140 et suivantes et pp. 391 et 416.

G. Des Marez. Guide illustré de Bruxelles. Bruxelles 1928. Tome 1, les monuments civils, p. 186 et 208.

E. Boeckx. Notre-Dame de la Chapelle. Histoire de la paroisse et de l'église. Bruxelles 1928, p. 77.

Vte. Terlinden. Histoire du temple des Augustins et de l'église de la Sainte-Trinité. Gembloux 1964, pp. 8 et 9.

L. Lebeer. Recherches relatives au plan de Bruxelles de 1640 et de 1748 dit plan de Tailly dans Annales de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles. Bruxelles 1956. Tome XLVIII, pp. 190 et 191.

Images de Bruxelles - Cartes et plans. Bibliothèque royale. Bruxelles 1958, pp. 9 et 10.

L. Quiévreux. Bruxelles notre capitale. Bruxelles pp. 28 et 29.

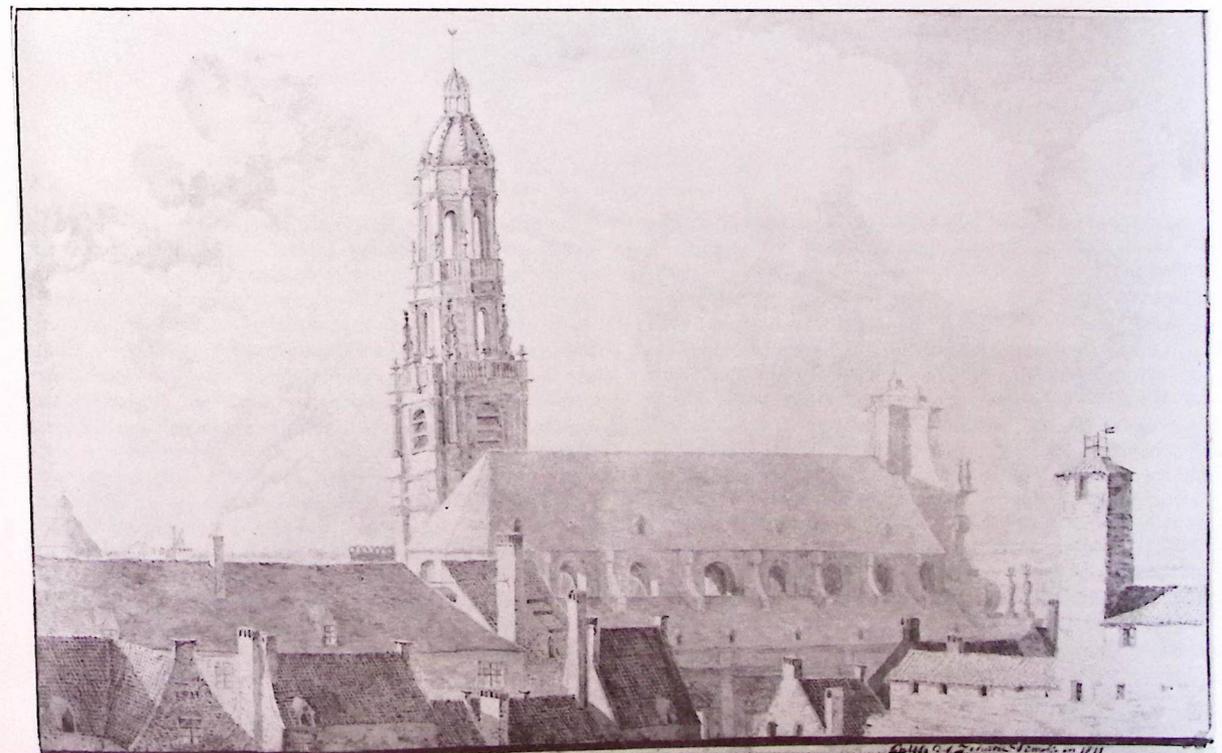
La Belgique sous le Consulat et l'Empire. Catalogue de l'exposition à la Bibliothèque royale. 1965. p. 31 à 34 et pl. II.

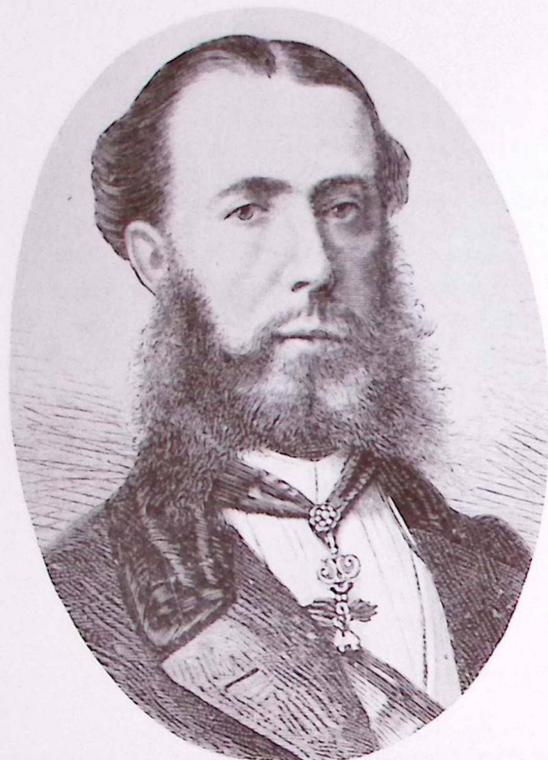
J. Duchesne-Guillemin. Bruxelles en Outremeuse, dans Cahiers bruxellois n° 12 tome III fasc. IV. Bruxelles 1958, p. 282 à 286.

A. Sanderus. Chronographia Sacra Brabantiae. La Haye 1727 (2^{ème} édition tome III p. 40).

Le Roy. Le Grand théâtre sacré du Brabant. 1734. tome I, p. 272.

Groot Kerkelijk toneel des Hertogdoms van Brabant. 1727. p. 82.





Ferdinand-Maximilien, archiduc d'Autriche

A Bouchout...

QUAND, en 1879, Charlotte, princesse de Belgique et impératrice du Mexique, s'installe au château de Bouchout, elle vient à peine d'avoir 39 ans. Elle est toujours fort belle. Pourtant, elle n'est plus qu'une femme au cœur brisé et à la santé délabrée. Douze ans plus tôt, son époux, l'archiduc d'Autriche, Ferdinand-Maximilien, a été fusillé à Queretaro sur les ordres du républicain Juarez. Il est mort croyant que Charlotte, rentrée en Europe pour tenter une ultime démarche auprès de Napoléon III, et dont les dernières nouvelles ne laissaient aucune illusion sur son état, l'a précédé dans la tombe.

L'impératrice a appris l'incroyable nouvelle au château de Tervueren, où sa famille a dû l'installer à la suite du mal de la persécution dont elle souffre. Se rappela-t-elle alors, au cours d'un de ses moments de lucidité, combien elle avait encouragé Maximilien à conserver la couronne, malgré la poussée républicaine accrue et la désaffection progressive des cours d'Europe pour « l'aventure mexicaine ? » Quand il s'est avéré que l'abandon des Français est devenu inévitable, c'est elle qui a rédigé, à l'intention de son mari, un mémoire détaillé dans lequel elle cherche surtout à l'atteindre dans son honneur. « Abdiquer, n'est

pas le fait d'un prince de trente-quatre ans, plein de vie et d'avenir. La souveraineté est le dépôt le plus sacré qu'il y ait parmi les hommes. On n'évacue pas un trône comme une assemblée que cerne un corps de garde. Du moment où l'on accepte les destinées d'une nation, on le fait à ses risques et périls, on n'est jamais libre de l'abandonner. » Et plus loin, elle affirme: « Eh bien, je dis, moi, que les empereurs n'abdiquent pas ! Tant qu'il y aura un empereur ici, il y aura un empire, ne faut-il que six pieds de terre ! »(1)

DES EMPIRES CHANCELLENT

Et pourtant, Maximilien, d'esprit indécis, éprouvé par des accès de fièvre intermittente, déprimé par les échecs rencontrés par Charlotte tant auprès de Napoléon III que de Pie IX, ainsi que par l'annonce de son mal incurable, s'était finalement résolu, en octobre 1866, à regagner l'Europe, lui aussi. L'ordre d'apprêter son château italien de Miramar avait été donné. Malade, brisé, il allait abdiquer, quand, une fois encore, son honneur d'homme et de prince, habilement exploité par les conservateurs, l'avait



Charlotte, princesse de Belgique

*où vit le souvenir de
Charlotte, l'impératrice douloureuse*

par Gilberte LAUWENS

retenu. Déjà sur le chemin du retour, il avait regagné Mexico où une manifestation populaire d'enthousiasme avait été mise sur pied, à la hâte, par ses ministres. On n'allait plus, dès lors, pouvoir arrêter le sort. En apprenant que Maximilien avait finalement fait dépendre sa résolution de rester au Mexique du vote d'un Congrès national, le maréchal Bazaine, dont les derniers ordres étaient d'arriver à le faire abdiquer, écrit à Napoléon III: « L'Empereur déclare qu'il pourra se maintenir avec ses propres moyens; notre rôle est à sa fin, il ne nous reste plus qu'à nous retirer aussi vite que possible. » (2) Et, en effet, avec, à leur tête, le maréchal, les troupes françaises quittent le Mexique en février 1867, tandis que les corps d'armée autrichien et belge sont dissous. Au même moment, Juarez, dont les succès militaires ne cessent de grandir, intensifie les mesures de répression à l'égard des partisans de l'empereur. Agité de sentiments très mêlés, celui-ci rejoint une partie de ses troupes retirée à Queretaro. La place tombera deux mois plus tard, malgré une résistance acharnée et Juarez, qui n'est pas fâché de donner une leçon à l'Europe, condamne à mort Ferdinand-Maximilien de Habsbourg. Parmi les treize

points d'accusation retenus contre lui par le tribunal révolutionnaire, les plus importants disent qu'il s'est fait l'instrument principal de l'intervention française et a, par là, porté atteinte à la paix, la liberté et l'indépendance du Mexique, qu'il s'est emparé de la souveraineté par usurpation et a disposé par la violence de la vie, des droits et des intérêts des Mexicains (pour complaire à ses conseillers qui lui reprochaient « sa clémence déplacée », Maximilien avait accepté de signer le décret de mort du 3 octobre 1865); que même après le départ des Français, il a continué la guerre civile et déchaîné par là des maux indicibles sur tout le pays.

Maximilien fut fusillé, avec ses deux fidèles généraux, Miramon et Mija, le 18 juin 1867. Foncièrement bon, ennemi de toute injustice et cruauté, idéaliste, mais nourri d'ambition, Maximilien manqua durant toute sa vie d'énergie et fut incapable de se faire, par lui-même, une opinion objective des événements. De ce fait, il commit des fautes innombrables. Mais aux heures ultimes, il montra un grand courage et toute la dignité d'un prince. « C'est le temps que je désirais pour le jour de ma mort » dira-t-il alors qu'il se rend au lieu du supplice, en regardant le ciel sans

nuages où déjà le soleil resplendit. Il souhaitait pour son peuple la liberté et le bonheur. Il mourut en prononçant des paroles de pardon et en suppliant que cesse la guerre civile. « Homme » (3), fut le dernier mot qui s'échappa de ses lèvres. Mieux qu'aucun autre, il donna, à l'ultime seconde, la mesure du caractère sensible et des préoccupations sociales de ce prince qui rêva d'être empereur.

La dépêche annonçant sa mort arriva à Paris au milieu des réjouissances qui s'y déroulaient à l'occasion de l'exposition internationale. Le monde fut consterné, mais continua pourtant de valser sur la musique de Johan Strauss.

LA LONGUE NUIT

Après l'incendie du château de Tervueren, le roi Léopold II a fait l'acquisition pour son domaine de Bouchout pour son infortunée sœur. L'impératrice va y vivre avec ses chimères. Un groupe de fidèles l'entoure; un protocole bien établi règne à sa petite cour. Et Bouchout est certes digne d'être demeure royale.

Enchâssé dans un précieux écrin de verdure, le massif château, flanqué de tours rondes couronnées de machicoulis, est entouré d'eau de trois côtés. En 1129, quand Godefroid le Barbu, duc de Brabant, l'édifia, cinq rangs de fossés entouraient la puissante forteresse, construite dans le but de tenir en respect les redoutables seigneurs de Grimbergen. Le donjon carré, dit de Godefroid le Barbu, conserve toujours ses créneaux et son allure primitive. Puis, au cours des siècles, le domaine de Bouchout s'étant agrandi, pour la première fois, à la fin du XIII^{ème} siècle, son propriétaire, le seigneur de Crainhem, en adopte le nom. Ensuite, par voie d'alliance et de cession, Bouchout appartient successivement aux familles de la Marck (XV^{ème} S.), d'Assonville (XVI^{ème} S.), de Roose (XVII^{ème} S.), lesquels y reçoivent, en 1746, Louis XIV venu mettre le siège devant Anvers. Et c'est à la suite du mariage d'un Beaufort avec une des dernières descendantes des Roose, que Bouchout entre dans la famille de celui-ci, jusqu'à ce que le comte Amédée de Beaufort, archéologue et fondateur du musée des Armures de la Porte de Hal, le cède au roi des Belges.

Tous les jours, l'impératrice Charlotte sort en voiture dans son parc immense. Elle va jusqu'à l'ancienne propriété des Baron d'Hoogvorst, adjointe au domaine, où se sont établis quelques dignitaires et l'administration princière, ou du côté de la petite église ogivale de Meise. Parfois, elle se promène lentement dans les allées bien entretenues, bordées de platanes, de bouleaux, de frênes ou de tilleuls.

Quels souvenirs fulgurants traversent-ils, à ce moment, son esprit enténébré ? Est-ce, alors qu'elle n'a que 10 ans,

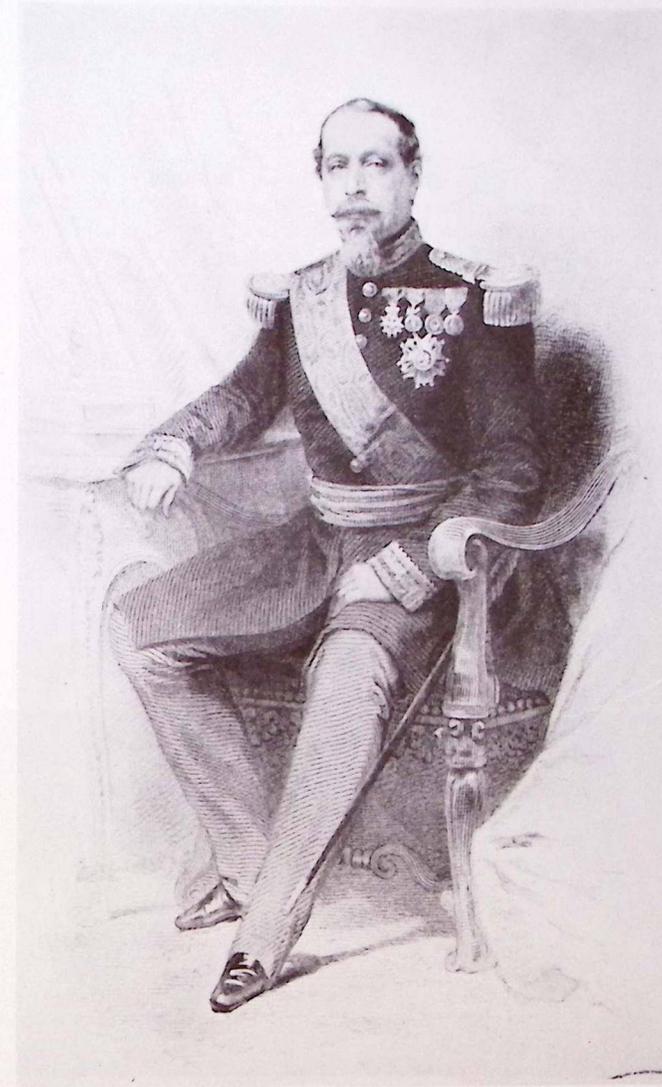
celui du premier vrai chagrin ? Sa maman, la douce reine Louise, est morte. Par tendresse pour son mari, elle a voulu que sa fille portât le prénom de la première épouse du roi, la princesse Charlotte, héritière du trône d'Angleterre ? Entend-elle la sonnerie des cloches et le grondement du canon qui annoncent au peuple de Belgique, alors qu'elle n'a que 17 ans et promet d'être une réelle beauté, son mariage avec un des plus séduisants princes d'Europe, Ferdinand-Maximilien d'Autriche. Il est grand, mince, il porte une barbe blonde, il a 25 ans et ressemble au duc de Reichstadt. Dans la corbeille des jeunes mariés, l'empereur François-Joseph a mis la vice-royauté des Etats italiens de l'Empire austro-hongrois.

Comme deux amoureux que le monde ignore, ils ont d'abord visité les villes d'Allemagne, puis ont descendu le Danube. A Schoenbrunn, l'arrivée a été triomphale. L'impératrice Elisabeth a accueilli avec effusion sa jeune belle-sœur, François-Joseph lui a fait visiter la galerie des grands ancêtres.

Sissi, la radieuse Sissi... Charlotte ignore les deuils qui ont assombri la fin de sa vie. En Bavière, son cousin, Louis II, après avoir vécu, solitaire, dans ses magnifiques châteaux dorés en pleurant Wagner, s'est noyé, un soir, avec le docteur qui l'accompagnait dans sa promenade, dans les eaux noires du lac Starnberg. Trois ans plus tard, dans le pavillon de chasse de Mayerling, son fils unique, l'héritier du trône, l'archiduc Rodolphe, a été trouvé mort aux côtés de la petite baronne Vetsera. Durant des années, Elisabeth a traîné sa mélancolie et ses regrets à travers l'Europe. Un soir, un anarchiste la poignarde sur le quai de Genève. Pourquoi Charlotte a-t-elle parlé d'elle hier soir ? Quel pressentiment l'a-t-elle agité de la sorte ?

Le lendemain, au château de Bouchout, la vie reprend dans sa monotonie. Charlotte a près de 58 ans. Comme d'habitude, elle se lève tard, apporte un grand soin à sa toilette, dresse le menu des repas de la journée. Une dame d'honneur lui fait la lecture.

Chaque après-midi demeure consacré à la promenade. Dans le parc où rode toujours l'ombre de Maximilien, Charlotte va maintenant s'asseoir sur un banc moussu. Parfois, d'une voix lointaine, elle parle de l'arrivée à Veracruz en 1864. La chaleur y est tropicale et les régions à traverser sont pleines de risques. Mais Mexico en fête fait oublier les premières désillusions. En robe d'apparat, sur son trône dressé face à l'autel, elle assiste, dans la cathédrale, à un Te Deum célébré en l'honneur de Maximilien. Une envoûtante odeur de vanille et de mangue monte des merveilleux jardins de Chapultepec, où vécurent Montezuma et Cortès. Et puis il y a eu ce voyage en pays Maya, où elle a dû être soignée par des sorciers indigènes. Durant



Napoléon III, Empereur des Français

des mois, elle a été sujette à des fièvres, des poussées d'inconscience, des cauchemars délirants. Etrange Mexico ! Charlotte frissonne; elle écoute en elle le bruit confus de ses sentiments désespérés et contradictoires.

Quinze années passeront encore ainsi. A la Hofburg, François-Joseph, désabusé et vieilli, a dû choisir un nouvel héritier, l'archiduc François-Ferdinand. Partisan de l'alliance austro-allemande, celui-ci hait les hongrois et rêve d'une guerre qui anéantirait les nations voisines. En 1908, l'Autriche annexe la Bosnie-Herzégovine. Dès lors, le bran-

don de discorde est allumé dans toute l'Europe centrale; les convulsions balkaniques amèneront, en juin 1914, le double assassinat à Sarajevo du kronprinz et de son épouse morganatique, la comtesse Chotek. Pour le chef autoritaire de la Maison de Habsbourg, la première guerre mondiale est désormais devenue inévitable.

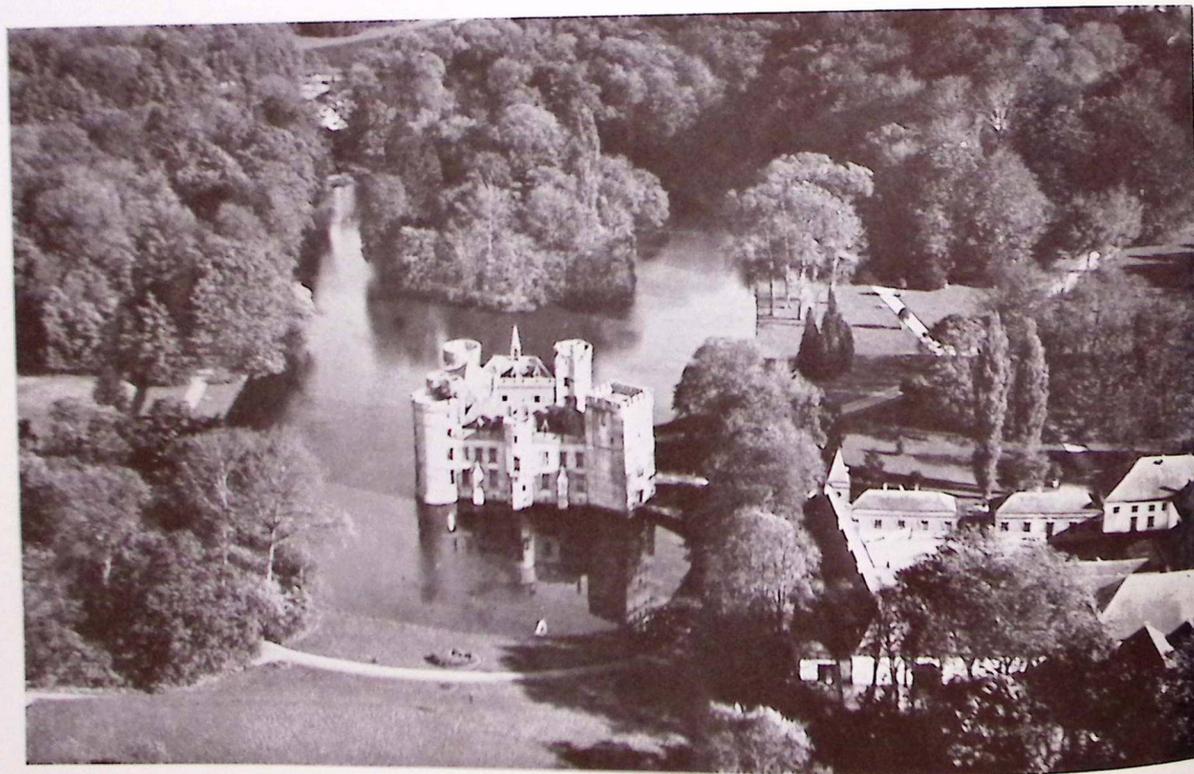
LES DERNIERES ANNEES

La Belgique est occupée par les armées allemandes. Seuls restent inviolés un coin des Flandres et quelques hectares

de terre brabançonne. Sur la grille du château de Bouchout, un panneau informe que le domaine appartient à l'Impératrice du Mexique, archiduchesse d'Autriche, et que les soldats ont l'obligation de le respecter. Charlotte demande à ses familiers pourquoi ses neveux Albert et Elisabeth, qui lui rendaient de si affectueuses visites, ne viennent plus ? Elle les attendra durant quatre années. Quatre années, qu'elle poursuit dans le rêve, en conversation avec son amour perdu, en visions immatérielles de grandeur... L'empereur François-Joseph est mort et l'archiduc Charles est monté sur le trône avec son épouse, Zita. En Russie, la révolution a éclaté. Nicolas II et la famille impériale se sont enfuis de St-Petersbourg pour aboutir à la cave sanglante d'Oranienbourg. La république est procla-

mée en Allemagne et en Autriche; le kaiser Guillaume II se réfugie en Hollande et l'empereur Charles en Suisse. Avec les années, les colères soudaines et terribles de Charlotte se sont apaisées et certains phénomènes de lucidité surprennent son entourage. Au cours de ses promenades, elle continue à aller du côté de l'étang aux eaux opales où se poursuit son monologue. Parfois, en rentrant, elle prie sa demoiselle de compagnie de lui faire entendre quelque lied ancien. A 80 ans, elle demeure bonne musicienne. A Madrid, l'impératrice Eugénie, que la mort effroyable du prince Louis-Napoléon, a laissé inconsolable, succombe, presque centenaire, des suites d'une opération de la cataracte. Traqué, Charles de Habsbourg s'est réfugié, avec sa famille, à Madère. Après son décès, l'impératrice Zita et leur fils Otto, viendront habiter cet autre château bra-

Une belle vue aérienne du Château de Bouchout, perdu dans une nature sauvage



bançon de Steenokkerzeel, en attendant des jours meilleurs.

Enfermée dans son destin, étrangère à tout ce qui n'est pas son chimérique empire, l'infortunée vieille dame de Bouchout écoute les conversations qui s'échangent autour d'elle, mais se tait. Amaigrie, malade, elle semble pourtant garder goût à la vie. Qui la connaît encore à Vienne? Qui parle encore d'elle, à part ses proches, à Bruxelles? Peu. Pourtant, maintenant, pour l'entourage princier, les jours sont tissés d'inquiétude. Par un matin glacé, le 19 janvier 1927, l'impératrice Charlotte, âgée de 86 ans, s'éteint doucement, sans souffrances. Une des plus profondes détresses de notre histoire a pris fin, celle d'une fille de roi à l'énergie et la volonté indomptables qui rêva aux plus hautes destinées, quitta son pays dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse au bras de l'homme qu'elle aimait et y revint quelques années plus tard, en ayant tout perdu, même la raison.

En apprenant la mort de l'impératrice oubliée, la génération nouvelle apprit en même temps comment, en se transformant en drame, une aventure passionnée s'était inscrite dans l'Histoire du monde.

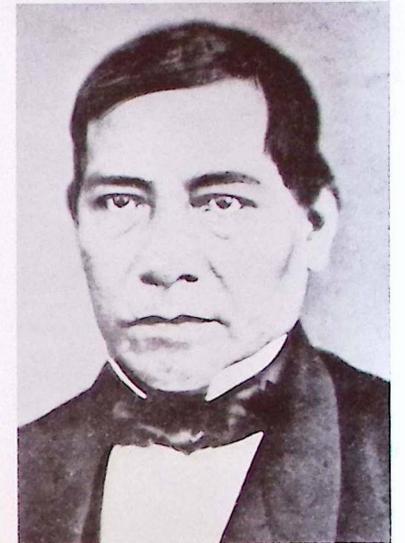
BOUCHOUT AUJOURD'HUI

Les verdure épaisses, les essences rares, les miroirs d'eau et les pelouses impeccablement entretenues font du parc de Bouchout, étendu sur 82 ha, un des plus beaux d'Europe. Acquis par l'Etat Belge en 1938, la partie méridionale du domaine sert aujourd'hui de cadre au nouveau Jardin Botanique.

De lignes simples et harmonieuses, remarquablement adaptés au milieu naturel, les bâtiments de l'Institut et du palais des plantes s'y sont concentrés. D'amples collections d'arbustes, d'arbres et de fleurs s'y grouperont peu à peu.

Déjà, dans le vaste complexe des serres avoisinantes, des plantes ornementales aussi riches que variées, permettent de se familiariser avec les différents aspects de la végétation subtropicale et tropicale. Les palmiers couronnent l'ensemble; les orangers et les citronniers y jettent une note claire et joyeuse.

A l'extrémité opposée du parc, un autre agrément retient le visiteur. Dominant un étang, une construction blanche datant de la fin du XVIIIème S. et qui, aux jours de splendeur servait d'orangerie aux seigneurs de Bouchout, fait songer aux grandes demeures de l'Île de France. Soigneusement restauré en 1957-1958, le bâtiment de style classique est devenu un établissement, où les nappes à carreaux rouges et blancs allient la gaité brabançonne à la grâce légère de la ligne architecturale française. Une terrasse en escaliers descend vers une pelouse toute sem-



Juarez, l'ennemi implacable de l'archiduc Ferdinand-Maximilien

blable à un tapis de haute laine enrichi de bouquets éclatants. Là, dans un fauteuil, en sirotant une boisson ou en grignotant quelque douceur, les heures passent, procurant un plaisir rare et raffiné.

Plus loin, derrière les frondaisons, se dresse la silhouette haute et grise d'un castel nimbé du souvenir nostalgique d'une princesse de chez nous. Les rayons du soleil glissent sur l'eau des fossés, avant que les premières heures du soir y fassent trembler une brume confuse. A la partie inférieure du corps de logis principal, la statue de Daniel de Bouchout, qui combattit avec vaillance à Woeringen, est restée intacte. Les aiguilles du cadran de la tour d'angle de droite demeurent bloquées, tandis que se tait la cloche qui, durant des siècles, rythma le cours de la vie quotidienne des châtelains de Bouchout. Bouchout auréolé de poésie...

(1) Copie, Vienne, Archives de l'Etat.

(2) Rapport politique du maréchal Bazaine, 28 novembre 1866.

(3) Exclamation espagnole signifiant Homme.



BRABANT...



par H.F. GUILLAUME

À la naissance de la Communauté Economique Européenne, l'essor économique sans précédent qu'elle a déclenché, l'accroissement de bien-être qui en résulte, ont provoqué une spectaculaire augmentation des déplacements de personnes et, tout spécialement, de gens d'affaires.

Très vite, les réseaux de chemins de fer des pays intéressés se sont rendus compte qu'il y avait là, pour eux, l'occasion de saisir et de satisfaire une clientèle, exigeante certes, mais importante.

Allemagne, Belgique, France, Luxembourg, Italie et Pays-Bas s'unirent donc pour créer un réseau de rapides internationaux de jour, à grande vitesse et de confort parfait, pour desservir les centres industriels et commerciaux du Marché Commun.

Immédiatement, la Suisse, bien qu'absente de la C.E.E., se joignit aux réseaux occidentaux, sa situation géographi-

que favorable l'emportant sur l'aspect politique de la question qui fit rester la Confédération Helvétique en dehors de la nouvelle Communauté.

Les réseaux intéressés, S.N.C.B., S.N.C.F., N.S., C.F.F., C.F.L., D.B. et F.S. (1), sous l'impulsion de M. Den Hollander à l'époque Directeur Général des N.S., créèrent sous forme de pool, les nouveaux trains qu'il baptisèrent T.E.E. c'est-à-dire Trans-Europ-Express.

Les électrifications en cours sur les réseaux d'Europe Occidentale mais non terminées, amenèrent toutefois les membres du pool à prévoir en première phase une situation transitoire — il fallait faire vite devant la concurrence de l'aviation, menaçante sur les moyennes distances — sous forme de rames automotrices à traction autonome c'est-à-dire à moteurs Diesel avec transmission électrique ou hydraulique.



Intérieur de voiture T.E.E. à couloir central ligne Amsterdam-Bruxelles-Paris

Bénéficiant de tous les progrès offerts par une technique en pleine évolution, ces rames, bien que fort dissemblables, avaient cependant des caractéristiques communes intéressantes — rapidité, confort, service de restaurant, conditionnement d'air, même livrée rouge et crème — susceptibles de satisfaire une clientèle difficile.

Très vite, le succès répondit aux espérances et même dépassa les prévisions les plus optimistes; dès lors, l'inconvénient majeur découlant de rames monoblocs ne tarda pas à apparaître, c'est-à-dire la rigidité de composition qui empêchait d'absorber des pointes de plus en plus fortes liées à des manifestations internationales comme par exemple les Foires de Paris et de Bruxelles, les multiples Salons dont les villes européennes sont si généreuses, etc..., activités amenant toutes des déplacements importants d'hommes d'affaires pressés.

Heureusement, les travaux d'électrification avaient pro-

gressé dans l'intervalle et les jonctions aux points frontières s'étaient faites; ils permirent une relève urgente grâce à la mise en route de nouvelles rames, remorquées cette fois par des locomotives « polycourant » dont la puissance en réserve autorise des renforcements imprévus dans les compositions.

Ce fut la liaison Amsterdam-Bruxelles-Paris qui, en premier lieu, bénéficia de la nouvelle formule beaucoup plus conforme aux principes ferroviaires classiques bien qu'elle fût précédée par la mise en ligne sur la liaison France-Suisse-Italie, de rames automotrices « quadricourant » toujours aussi rigides du point de vue du nombre de places offertes, mais en net progrès sur les rames Diesel précédentes.

La grande dorsale Amsterdam-Bruxelles-Paris est desservie quotidiennement, par quatre paires de trains T.E.E. aux noms prestigieux; deux, « Ile de France » et « Etoile du

Nord » assurent la desserte de bout en bout, tandis que les deux autres, « Oiseau bleu » et « Brabant », assurent les liaisons supplémentaires et indispensables entre Bruxelles et Paris dont le trafic est très important.

Le petit tableau horaire ci-contre montre que, de toute évidence, les marches les plus rapides se font entre Bruxelles et Paris, les 310 km. étant parcourus en des temps compris entre 2.30 h et 2.35 h; or, ces marches qui pratiquement demandent une circulation à grande vitesse — 140 à 150 km/h de façon soutenue — sont parmi les plus rapides d'Europe; notre Province, cœur du Royaume, y reçoit donc une sorte d'hommage grâce au « Brabant ». En effet, si « Etoile du Nord » et « Oiseau bleu » sont des noms vieux de quarante ans — héritage des anciens trains Pullman d'avant-guerre —, si « Ile de France » provient d'une première liaison par autorail rapide créée il y a près de vingt ans entre Paris et Amsterdam, « Brabant » est le dernier-né; il assure entre Paris et Bruxelles (et vice versa) la liaison certainement la plus remarquable puisque, dans un sens comme dans l'autre, elle tombe dans les sillons les plus commodes — ceux du déjeuner et du dîner — ce qui, pour les gens pressés que nous sommes, constitue un gain de temps précieux avec comme facteur psychologique très favorable, une sensation de rapidité accrue, le repas prenant, pratiquement, le temps du voyage. Dès lors, on peut dire que le « Brabant » est le train-drapeau des T.E.E. Amsterdam-Bruxelles-Paris et cet hommage rendu à notre Province ne peut que nous réjouir.

Si l'on ajoute que la traction est assurée, comme pour l'« Oiseau Bleu », de bout en bout par les locomotives belges tri-courant type 150 de la S.N.C.B., avec une régularité extraordinaire, on peut dire aussi que notre Pays et notre Province jouent leur partition avec maestria dans ce concert où les grands ténors du Rail sont présents.

Bien que notre revue ne soit pas une revue où la technique domine, il serait injuste de ne pas dire quelques mots sur les locomotives électriques BB « tri-courant » type 150 de la S.N.C.B.

En fait, ce sont actuellement les pur-sang de la cavalerie ferroviaire belge (2), dignes continuatrices des locomotives à vapeur « Atlantic » type 12 qui, avant-guerre, faisaient Bruxelles-Ostende en 1 h tout juste avec un arrêt à Bruges mais avec 210 tonnes seulement.

Ici, la charge maximale admise est de 550 tonnes avec une vitesse soutenue de 150 km/h entre Aulnoye et Creil.

Il y a quatre moteurs de traction, 1 par essieu soit donc deux par boggies, alimentés, soit directement dans le cas du courant continu (1.500 V aux N.S. et 3.000 V à la S.N.C.B.) soit par l'intermédiaire de redresseurs au silicium recevant le courant par l'intermédiaire d'un transformateur dans le cas de 25.000 V 50 Hz (S.N.C.B.); la puissance totale disponible est de 3.600 CV. pouvant être poussée à 6.000 CV lors des démarrages.

Le changement de tension se fait, en marche, par une série de manœuvres fort simples, en passant, à la frontière sous

une section neutre de la caténaire; le voyageur ne s'aperçoit, strictement, de rien.

L'étude d'un engin d'une technique aussi poussée a demandé une étroite collaboration entre les constructeurs et la S.N.C.B. et il a été fait appel à toutes les ressources de la science appliquée pour faire de ces locomotives des engins sans histoire; la mise au point n'a posé aucun problème majeur et, tous les jours, les 5 locomotives du parc assurent un service impeccable au départ de Bruxelles-Midi tant vers Paris que vers Amsterdam.

Il est d'ailleurs à remarquer que sur Bruxelles-Amsterdam elles assument intégralement la traction des T.E.E., les N.S. n'ayant pas de locomotives électriques « polycourant ».

Avec une tare de 74 T et une longueur hors-tampons de 17.750 m les BB type 150 sont de belles machines dont la livrée bleue se marie fort bien avec l'acier inoxydable des rames remorquées; souples, puissantes, silencieuses, elles sont présentes quotidiennement, deux fois, en gare de Paris-Nord, chose qui ne s'était jamais vue du temps de la vapeur.

Il y a là une sorte de consécration pour tous ceux qui ont participé à sa naissance.

Une rame de neuf voitures avec la locomotive représente la bagatelle de 480 T soit 75 CH à la tonne, puissance massique qui permet de faire l'heure aisément sur le parcours le plus tendu soit entre Saint-Quentin et Creil.

La marge disponible permet de rattraper les retards éventuels et nous nous rappelons d'une marche récente au train 145 (« Oiseau Bleu » Paris-Bruxelles) où un retard de huit minutes occasionné à Creil par un signal à l'arrêt, a été rattrapé entre cette localité et Mons.

Vous voyez, amis lecteurs, que nous n'avons pas à rougir de ce que les nôtres créent et quelques indiscretions me permettent de pronostiquer des résultats tout aussi sensationnels avec les futures « 160 » quadricourant entre Bruxelles et Cologne.

Nous pensons qu'il convenait de souligner cette présence belge au sein du réseau T.E.E. où notre prestige est grand. Alors que nous n'avons que trop tendance à nous replier sur nous-mêmes, la partie jouée — et gagnée — par nos cheminots est un gage de confiance pour l'avenir.

Ce sera là la conclusion de notre propos en formulant le vœu que chacun de vous, ami lecteur, puisse à son tour, profiter du « Brabant ».

(1) S.N.C.B.: Soc. Nationale des Chemins de fer belges.
S.N.C.F.: Soc. Nationale des Chemins de fer français.
N.S.: Nederlandse Spoorwegen.
C.F.L.: Soc. Nationale des Chemins de fer luxembourgeois.
D.B.: Deutsche Bundesbahn.
F.S.: Ferrovie dello Stato.
C.F.F.: Chemins de fer fédéraux suisses.
(2) En attendant les BB type 160 « quadri-courant » en construction qui pourront circuler à 160 km/h en service courant.

Locomotive électrique BB type 126 de la S.N.C.B. 3.000 volts courant continu



Locomotive CC Diesel-électrique - type 200 de la S.N.C.B.



HORAIRE T.E.E. AMSTERDAM-BRUXELLES-PARIS

		Oiseau Bleu	Etoile du Nord	BRABANT	Ile de France
ALLER	Amsterdam C.S.	—	8 h 51	—	18 h 09
	Bruxelles-Midi	7 h 30	11 h 40	17 h 18	20 h 58
	Paris-Nord	10 h 08	14 h 10	19 h 53	23 h 28
		Ile de France	BRABANT	Etoile du Nord	Oiseau Bleu
RETOUR	Paris-Nord	7 h 20	11 h 45	17 h 54	20 h 42
	Bruxelles-Midi	9 h 50	14 h 15	20 h 24	23 h 20
	Amsterdam C.S.	12 h 37	—	23 h 15	—



Huizingen

haut lieu du tourisme social

par MURIEL de VERGNIES

Il s'en va, solitaire, un peu triste déjà, trop tôt, un peu fou, ce petit d'homme qui, à l'aube, s'embarque à la rencontre de la Vie. Il n'a pas peur : son bagage pèse, mais plus lourd est le fardeau, plus assuré doit être son pas sur le Chemin. Il est confiant.

Au signal, il a laissé là son petit passé, si étroit, si dense, mais bien conforme au vœu de sa Société : il part vainqueur, il est parti avec son savoir, il devrait avoir vaincu son innocence.

Le voici engagé dans la course : s'il se hâte, il parviendra tout juste à rattraper la chaîne du temps pour y placer son maillon. Pris dans l'engrenage, il doit faire partie de cette vaste entreprise où se trouvent placés tous les capitaux humains : le monde.

D'autres cheminent, ses compagnons d'infortune, inexorablement liés à la même chaîne. Il faut que se resserrent les maillons, que naisse une génération.

Je l'ai suivi, mon petit d'homme, et je l'ai vu, vaillant, serein presque, entamer le Voyage. On le dit armé pour faire face aux « mille dangers » de la route, on le croit façonné à l'image de la raison, on le veut déjà intégré à l'énorme Indifférence.

Il ne peut se tromper.

Il marche toujours, à peine, ses pas n'éveillent aucun écho ; il suit la ligne tracée, ordonnée, son regard n'aperçoit pas d'issue ; il constate la présence de l'autre, tangible, sa main tendue ne rencontre que le vide.

Un écran, insoupçonné pour bien d'autres, s'est glissé devant lui et l'entrave dans la marche établie de son évolution.

Il doit faire face à une inconnue qui le trouble et le ravit tout à la fois, surgie du plus profond de lui-même, son âme sensible.

Il ne sait pas encore qu'il est sauvé de cette marche absurde où rien ne bouge, où rien ne vit, où rien ne blesse mais où rien non plus n'émerveille.

Pour l'instant, seule une indéfinissable carence l'assaille et le dérouté.

Masquée à ses yeux, immobile et silencieuse à ses côtés, j'accomplissais le même chemin et me trouve à présent au même carrefour.

Apte à me reconnaître, il est ce petit d'homme ; prompt à me révéler, je suis Dame Nature. Il est mon pas, je suis sa route.

Mille et mille fois théâtre et témoin de cette émouvante complicité, le repaire de prédilection de Dame Nature : le DOMAINE PROVINCIAL DE HUIZINGEN en Brabant.

Huizingen est une riante commune située non loin de Hal, sur la route de Bruxelles, au pied des collines qui forment le versant Est de la vallée de la Senne et tapie au confluent du Kesterbeek et du Meerbeek, cette rivière qui descend d'Alseberg et des étangs bien connus « des Sept Fontaines ».

Comme pour les fêtes du temps jadis, la brume matinale masque les arbres toujours tendres et les fleurs à peine écloses. Elle veille, jalouse, sur tout un petit monde élaboré en secret, avec amour, et qu'un timide soleil printanier est prêt à lui ravir.

Dans l'harmonie d'un matin de mai, de jeunes vies s'agitent et s'ébrouent, s'éveillent éblouies, ravies.

1545-1948, quatre siècles de lente métamorphose avaient présidé, sous la dense forêt brabançonne, à une prestigieuse naissance, en un jour glorieux de l'Ascension où nonante hectares de terres seigneuriales devinrent « domaine provincial », ouvert au public.

C'est cet événement que fêta le 8 mai 1948 le Brabant tout entier.

Devant le noble écran des hêtres pourpres dont les transparences fauves s'allient au vert cru des marronniers,

s'étale la scène où va se dérouler le premier acte d'un jeu fantastique.

Derrière ce décor se cache la forêt profonde où s'est retirée la présence curieuse des anciens maîtres de Huizingen. Cachés sous les sapins, comme les fougères altières ou les endymions plus modestes, ils attendent que le rideau se lève.

Aux jours lointains, dissimulés derrière leurs murs, ils guettaient l'arrivée du peuple pour des réjouissances. Plus tard, sans doute devaient-ils interdire leurs portes et vivre en secret loin des gens qu'ils n'apprenaient plus à connaître. Ils étaient seuls, et les arbres du grand décor masquaient les plaines et les villages brabançons.

Que se passe-t-il en ce matin de mai 1948 ? Les volets de l'antique demeure, plusieurs fois refermés sur des générations éteintes, s'ouvrent sur une jeunesse éternellement renouvelée ; au lieu des carriages et des chevaux cahotant sur les chemins défoncés ou boueux, les autocars et les bicyclettes glissent sur les routes faciles. Au lieu des villageois lourdement vêtus, les jeunes gymnastes courent libres et nus ; autour des communs abritant autrefois carrosses et voitures, campent les adolescents bronzés.

Les hôtes de Huizingen reçoivent aujourd'hui les enfants de leurs enfants. Mais la fête est différente : les frontières sont abolies, la fête est univer-

selle ; l'hôte de jadis s'est retiré au fond des bois, il ne réclame ni reconnaissance, ni soumission, nous léguant à tous, enfants du Brabant et d'ailleurs, cette oasis de fraîcheur, d'insouciance et de joie où viendront, génération après génération, jeunes filles et jeunes gens, chercher dans cette atmosphère de communion, de liberté et de gaieté, le secret du Bonheur.

Au fronton de l'aimable château, dont les gris bleutés des clochetons s'harmonisent avec les gris clairs de ses pignons, des armoiries rappellent les illustres possesseurs du lieu.

L'hôtesse de céans, Province de Brabant, répond que donne noblesse aujourd'hui, travail utile et profitable à tous.

C'est le 30 mars 1938 que la Province de Brabant achetait la propriété appelée autrefois « Domaine de Beaulieu », et qui couvre une superficie de 90 ha, 28 a, 35 ca, dont 52 ha, 79 a, 25 ca sur le territoire de la commune de Huizingen, tandis que le reste dudit domaine se trouve sur Turneppe.

Le but des autorités provinciales fut de transformer cette propriété — privée jusque là — en résidence de vacances pour le public.

On établit aussitôt les plans, tant du domaine que des autres bâtiments. Ce fut l'œuvre du Service Technique Voyer et du Service Technique des Bâtiments de la Province de Brabant.

De grands changements furent apportés aux bâtiments au cours de l'année 1939. La guerre malheureusement vint interrompre les travaux qui seront cependant repris un peu plus tard.

Le domaine de Huizingen encadre un magnifique château qui aurait été construit au XVI^e siècle par Pierre de Boisot. Ce dernier occupa de hautes fonctions officielles et mourut en 1561, tandis que son épouse décédait en 1569. Tous deux furent enterrés dans l'église de Huizingen où ils avaient fait édifier une chapelle.

Les sires de Boisot détenaient le pouvoir de haute-justice qui s'étendait aux communes de Huizingen, Buizingen et Turneppe.

L'un des membres les plus illustres de la famille, Charles de Boisot, vraisemblablement un fils de Pierre de Boisot, entre en possession du château à la mort de son père. Il fut au service de Marguerite de Parme et signa ensuite le Compromis des Nobles, ce qui l'obligea finalement à émigrer. Ses biens furent confisqués. Restitués plus tard à sa famille, ils passèrent par voie d'alliance aux Micault et van Varick.

Le dernier van Varick, propriétaire du château, mourut en 1784.

En 1842, nous trouvons le sénateur Albert Vaucamps propriétaire du château. C'est à lui que la seigneurie de Huizingen doit d'être devenue l'un des

plus beaux domaines existant encore en terre brabançonne.

Les terres, qui le composent, ont été rassemblées, en grande partie, vers la fin du siècle dernier, par cet homme, qui prit une part considérable dans la création des « Tramways Bruxellois ». Le sénateur Vaucamps, décédé depuis plusieurs décades, résida fréquemment à Huizingen dont il agrandit le parc en y incorporant nombre de terrains avoisinants et même le hameau de Nekersput qui comprenait jadis plus de cinquante maisons.

Albert Vaucamps avait des plans grandioses et put les réaliser partiellement. Si Huizingen est devenue une commune nette et jolie, elle le doit en grande partie à ce bourgmestre sénateur et châtelain.

Si de belles rues droites et pavées furent tracées, c'est grâce à lui. Il caressait l'espoir de relier directement Huizingen à Uccle-Calevoet (Kesterbeeklaan et prolongement) et de tracer une avenue qui irait droit de l'entrée principale du château jusqu'à Hal.

Après avoir appartenu au sénateur Vaucamps, le domaine passa entre les mains de divers propriétaires, dont D. Devillers-Torley — Nemrod fameux — avant d'être racheté et aménagé par la Province de Brabant.

Une artistique porte en fer forgé donne accès au domaine. La drève du château, large allée bordée de vieux til-

leuls aux branches noueuses, nous réserve un spectacle féérique ; de même que la vue sur la superbe drève de Meerbeek où alternent, au printemps, marronniers blancs et roses.

Complètement remanié, le château de Huizingen offre au regard un ensemble architectural d'une belle harmonie de lignes. Construit en partie en pierre de France, il est de style Renaissance. Il est entouré d'une nappe d'eau dans laquelle se mirent sa large façade agrémentée de colonnades et d'un balcon, ses élégantes tours coiffées de campaniles et son toit à balustres. Au-dessus de l'entrée, on remarque, taillé dans la pierre, le blason des Varick et des de Werve.

Le château est aujourd'hui transformé en résidence de vacances qui comporte un hôtel-restaurant des plus sympathiques. Pour un prix très raisonnable, on peut y séjourner et s'y restaurer. La vie de château est maintenant à portée de toutes les bourses...

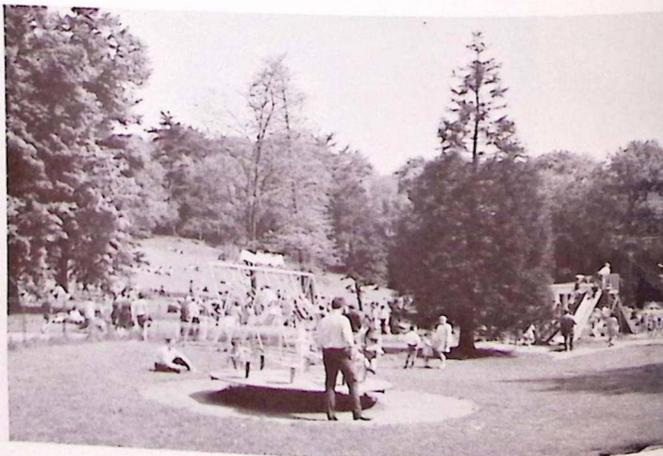
Paradis de verdure et de couleurs aux portes de Bruxelles, les nonante hectares de prés, de bois et de jardins ont été aménagés de façon que chacun puisse y découvrir ce qu'il souhaitait y trouver et bien davantage encore.

Aux alentours du château, la partie basse du parc est aménagée avec goût, plantée de quantité d'arbres aux essences multiples et variées. Elle renferme un merveilleux ensemble de

Le château et sa magnifique pièce d'eau



La plaine des jeux pour enfants



Le concert du dimanche



En surveillant discrètement la marmaille





distractions : lac pour la pêche (carpes, tanches, anguilles, perches, goujons et roches) 20 F par jour et par personne — et pour le canotage — 25 F par demi-heure et par barquette ; terrain de football, piste olympique de 400 mètres de tour, 9 courts de tennis dont deux en dalles poreuses et les autres en brique pilée, golf miniature sur gazon artificiel comportant 18 trous — 15 F le parcours — emplacement pour le tir à l'arc sur cibles à 10, 15 et 20 mètres, kiosque où des concerts ont lieu tous les dimanches, en saison, par les fanfares les plus réputées, guinguettes en plein air, plaine de jeux pour enfants, etc...

Les sportifs ont « leurs » coins, les enfants le leur et... les zoologistes-amateurs aussi ! Car Huizingen possède même un petit zoo, bien familial, bien familial, qui propose dans une même cage des pigeons et des lapins, et côte à côte (mais séparés par un grillage, bien entendu !) des renards farouches et des coqs ergotants. Et encore bien d'autres animaux-à plumes et à poils, qui permettent de donner une première et appréciable leçon de zoologie aux enfants las de jouer.

De l'autre côté de la Drève des Tilleuls, une splendide Auberge de Jeunesse qui peut sans aucun doute rivaliser avec n'importe quelle auberge du continent. Admirablement implantée, elle est le point de départ de promenades réputées à travers la superbe région des « Ardennes Brabançonnaises ».

Le domaine possède également un très vaste terrain de camping-caravaning, complètement installé. (2 ha, 5 F par personne et par jour.)

Huizingen vous offre la possibilité de passer de la plaine à la montagne, de la campagne à la forêt.

Pour gagner de l'étang du château les cinquante-cinq hectares boisés de la partie supérieure du domaine, l'itinéraire de promenade « La Corniche Fleurie », aménagé à l'occasion de l'Exposition Universelle 1958, offre un spectacle absolument grandiose. Parmi les immenses tapis verts où se jouent — palette géante — les taches vives de dizaines et de centaines de milliers de

- ▲ La pataugeoire pour les petits
- ◀ Détente après le bain
- ▼ Le bassin de natation - Solarium

fleurs les plus variées : au printemps, le flamboiement parfumé des 350.000 tulipes, jacinthes, narcisses, crocus et autres plantes bulbeuses ; en été, la polychromie de vingt mille bégonias et dahlias, rosiers polyanthes et à grandes fleurs ; puis jusqu'à la fin de la saison, le chœur de milliers de bégonias à grandes fleurs de la région gantoise, qui tiennent jusqu'aux premières gelées.

Toutes ces fleurs sont réparties dans cet immense parc moyen de six hectares, sur les pelouses aux pentes variées, en groupes et plates-bandes aux formes irrégulières ou flammées, selon les caprices de la nature.

Tout autour, épars ou groupés en massifs, quelque huit mille arbustes fleurissent aussi depuis le début de la saison : cerisiers du Japon, pommiers d'ornement, robiniers, sureaux, lilas, etc...

A l'est, un vaste jardin alpin, d'une longueur de 500 m sur 60 m de largeur, attire de Belgique et de l'étranger les amateurs de pittoresque, de rocailles et de plantes alpines. D'une cascade de 3 m se répand l'eau gazouillante, serpentant entre les massifs rocheux en un ruisselet méandreux aux quelque 60 cascadelles et 11 pièces d'eau garnies de plantes aquatiques et marécageuses.

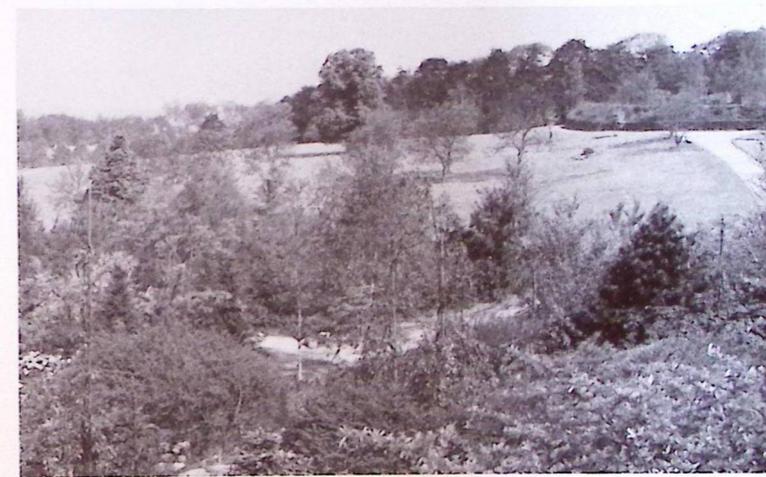
Les plus belles fleurs des Alpes, des Pyrénées, de l'Himalaya et des Andes assurent principalement au printemps et au début de l'été des floraisons incomparables.

Un vaste assortiment de conifères nains pour rocailles constitue pour le public avide de belles choses, principalement pour les botanistes et dendrologues, un beau champ d'études.

Des lieux de repos et un grand nombre de sièges établis aux points de vue et le long des promenades, permettent aux visiteurs de savourer pleinement le bonheur de se relaxer en pleine nature, dans un cadre de fleurs, de tapis verts et d'eau.

Plus haut encore, vers les cent et huit mètres d'altitude, les promeneurs peuvent parcourir la haute futaie avec ses centaines de rhododendrons en fleurs,

- ▲ L'auberge de jeunesse
- ▲ Un des multiples visages du domaine
- ▼ Le terrain de camping - caravaning



avec — selon la saison — ses ares couverts de jonquilles ou de jacinthes sauvages.

Là-haut s'ajoute, dans la perspective du plateau du Bruineput, en profil sur la ligne d'horizon, la silhouette de Bruxelles, depuis le Palais de Justice jusqu'à la Basilique de Koekelberg, par dessus le village de Beersel ou les collines boisées de Forest.

Ces réalisations fantastiques qui font de ce parc un véritable domaine de rêve, nous les devons à un grand magicien, à un grand maître de l'irréel et plus simplement à un merveilleux ami de la nature, qui depuis près de vingt ans, s'est voué corps et âme à « son » jardin, à « son » univers, pour qu'il soit « notre » Eden : Monsieur Bal, le Directeur du Domaine de Huizingen.

Volontairement omise jusqu'ici, la mention de la piscine-solarium, une des attractions les plus fréquentées du domaine.

Construit en 1947 en forme de « T », d'une dimension de 33 m sur 33 (dimensions olympiques à l'époque) et d'une capacité de 1500 m³, le bassin de natation de Huizingen est ouvert au public depuis 1949 et enregistre un nombre d'entrées très appréciable.

1966 marque une nouvelle date importante dans son histoire. La piscine vient, en effet, d'être dotée d'un perfectionnement qui aura sans nul doute d'heureuses incidences sur sa fréquen-

tation. Certes, les statisticiens de Huizingen ont déjà enregistré le record journalier d'affluence de 5.522 baigneurs. Cependant, ils ont aussi constaté que la moyenne d'exploitation de la piscine n'était que de dix-neuf jours par an, compte tenu des réalités atmosphériques de notre pays, décidément peu propice aux activités de plein air.

Ce perfectionnement consiste, ni plus ni moins, dans l'équipement du bassin d'un système de chauffage qui donnera désormais à l'eau une température constante de 22-23 centigrades.

L'appareillage fonctionne actuellement. Désormais il n'y aura plus seulement les courageux qui se hasarderont dans le bassin à ciel ouvert du domaine de Huizingen : tous les fervents de la natation seront heureux de pouvoir se prélasser dans une eau aussi atténuée qui, très souvent, fournira une ambiance plus agréable que l'air tant il est vrai que les vagues de chaleur ne sont guère fréquentes sous notre latitude.

Huizingen est la sixième piscine de plein air chauffée en Belgique, après le solarium d'Evere, Nieupoort, Knokke, Maldegem et Ciney. Prix d'entrée au solarium : 10 F (réduction aux groupes et écoles).

A l'actif du domaine, des chiffres imposants : il accueille 180.000 visiteurs la première année de son existence. Cette fréquence a atteint quelque

450.000 unités l'an passé, ce qui le place comme le premier parc attractif du pays après le Jardin Zoologique d'Anvers. Rappelons enfin que tel qu'il est, il est ouvert gratuitement aux moins de quatorze ans, cependant que les plus âgés ne doivent payer qu'une entrée de cinq francs, et les plus de soixante ans, une entrée de un franc seulement.

Pour ceux qui l'ignoreraient encore, le domaine est aisément accessible à ceux qui utilisent les transports publics. Le plus simple est de rallier la place Danco ou la gare de Calevoet à Uccle (trams 7 et 9 de la S.T.I.B.) d'où un autobus de la S.N.C.V. conduit les voyageurs à l'entrée du domaine. Ce service d'autobus est renforcé en saison, tout spécialement les samedis, dimanches et jours fériés.

Véritable réussite, aux portes de la capitale, le Domaine de Huizingen est une des plus belles réalisations sociales de notre époque, réservant à chaque groupe de la société, à chaque âge, un accueil riant et plaisant, en réponse aux aspirations de chacun.

Par sa proximité avec les grands centres, la propriété permet de bénéficier des joies de la campagne, sans devoir parcourir des dizaines de kilomètres pour respirer un air vivifiant et vivre de longues heures dans un cadre enchanteur.

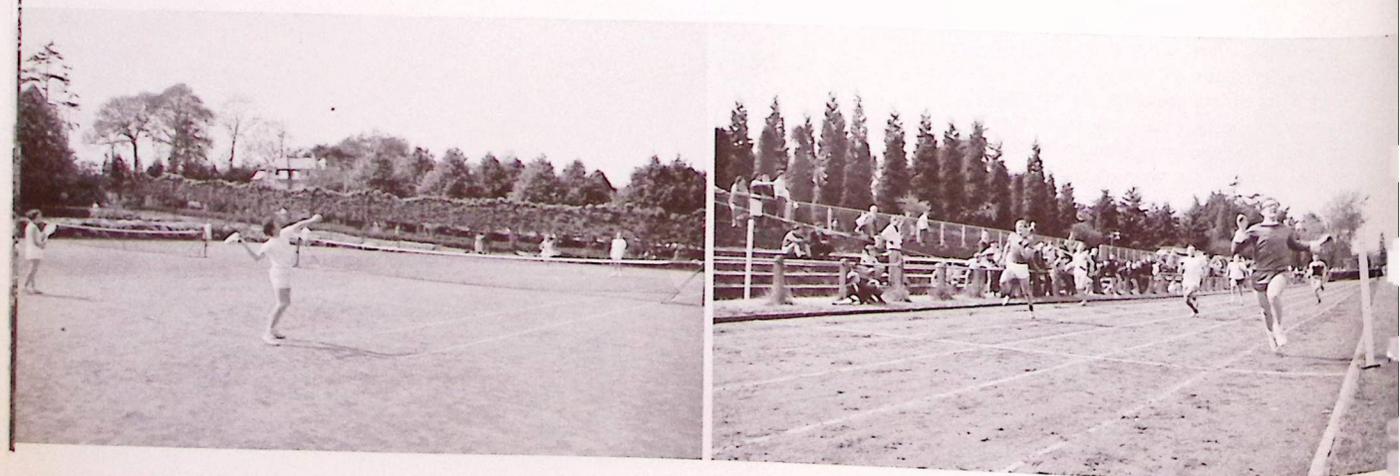
Les sportifs ont « leur » coin

Au cours d'une compétition « interclubs » d'athlétisme



Braine-le-Château - le manoir

Photo le Berrurier





H₂O élément de grand avenir

par André HUSTIN

Il est beaucoup de pays où H₂O, l'eau, fait couler beaucoup d'encre.

La Belgique est un de ceux-là. Elle possède même une encre officielle : celle qu'imprime le Commissaire royal à l'Eau, le lieutenant-général Crahay.

Les études du commissariat ont abouti jusqu'ici à une série de conclusions qui réjouiront les amoureux de la Nature, n'en doutons pas. Elles ont précisé, en effet, que le barrage immense projeté à Bohan sur la Semois et qui devait inonder cinq ou six pittoresques villages est un projet que l'on peut considérer définitivement comme abandonné. Le ministre des Travaux Publics a confirmé la chose; l'un de nos plus beaux sites ardennais ne sera pas noyé. Voilà qui va diminuer la consommation d'encre.

Les techniciens de l'Eau vont donc orienter leurs travaux vers la création de réserves dispersées qui seront **plus rapprochées de leurs utilisateurs**. C'est ainsi qu'un barrage sera créé sur l'Eau d'Heure au sud de Charleroi; le barrage de Nisramont sera probablement surélevé (il est plus proche de l'industrie liégeoise que Bohan). Il est question

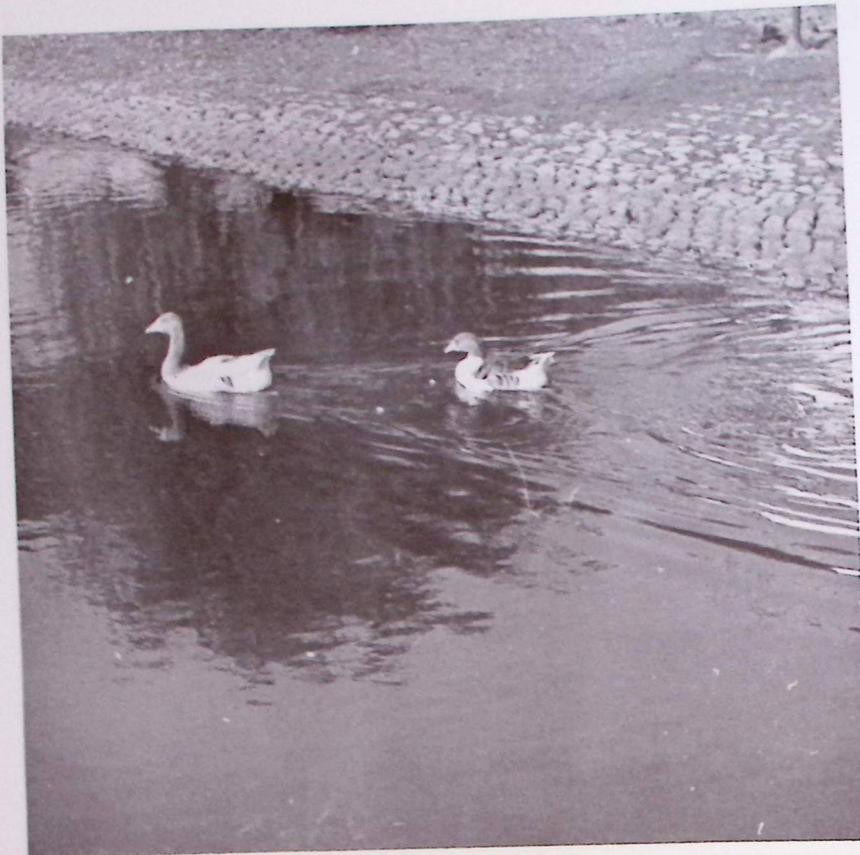
aussi de créer un barrage sur l'Hermeton. Mais aucune décision ferme n'est encore prise dans ce sens et ne le sera pas avant qu'une analyse des terrains rencontrés ne l'autorise.

La tendance actuelle est donc de considérer que plus les réserves à constituer sont proches de leurs utilisateurs, plus les frais de distribution seront réduits. Cela paraît aller de soi. Mais, comme le disait Talleyrand : « Si cela va de soi, cela va encore mieux en le disant ».

Les frais de distribution sont en effet énormes; et c'est en raison des obstacles qu'ils créent que six cents communes belges sont encore à l'heure actuelle privées totalement de distribution d'eau.

Trois types d'organismes attaquent le problème de la distribution sur des fronts différents: la Société Nationale des Distributions d'eau, les Intercommunales et les régies communales.

La « Nationale », qui fut créée en 1913, unit l'Etat aux provinces et à douze cents communes environ. Les Intercommunales sont au nombre de 32 et la plus ancienne remonte



◀ L'eau est à la base de tous les éléments constitutifs de la nature...

à 1891. Les régies communales sont nombreuses aussi et ont quelque peine parfois à concilier leurs travaux et leurs besoins avec ceux de la Nationale. Celle-ci, qui dessert trois millions d'habitants, a sur le métier un ensemble de réalisations concernant plus de cent communes réparties dans l'ensemble du pays. Il s'agit notamment de renouveler, améliorer ou créer des conduites à Gooik, Baal, Wielsbeke, Denderhoutem, Moerbeke, Viane, Brustem, Rijkel, Barry, Vaulx, Virelles, Lompret, Ham-sur-Sambre, Graty, Molenbaix, Buissenal, Renlies, Grandmetz, Froidchapelle, Escanaffles, Watervliet, Stekene, Nieuwkerken et Wachtebeke. Elle va créer aussi une conduite d'adduction au sud-est de Charleroi, construire des châteaux d'eau à Meensel-Kieze-gem en Brabant et un réservoir de quinze mille mètres cubes à Meerbeek, près de Louvain.

Des milliards pour H₂O

Les investissements totaux prévus pour 1966 se montent à 700 millions pour la Nationale de Distribution, 450 mil-

lions pour les régies communales et 1.225 millions pour les intercommunales, ce qui dépasse largement le coût des réalisations précédentes.

Le programme de la Compagnie Intercommunale Bruxelloise à lui seul prévoit 435 millions de travaux pour l'année en cours. Rappelons que ses travaux concernent largement le Brabant puisqu'elle va étendre ou compléter les captages de Braine-l'Alleud et Vieux-Genappe, créer un service de dispatching permettant de connaître instantanément la situation des adductions et des quantités d'eau disponibles dans les gros réservoirs ainsi que la répartition des débits et pressions des gros feeders de l'agglomération bruxelloise. Elle va agrandir aussi les installations du Centre Technique de la rue de Linthout, à Schaerbeek et construire un nouveau bâtiment de secteur à Laeken.

Dans l'ensemble du pays les budgets pour 1966 principalement sur le plan de la « distribution », consacrent à H₂O quelque... 2,4 milliards ! C'est dire à quel point la population belge fait un effort d'équipement devant l'augmentation



des besoins domestiques, industriels, techniques et agricoles.

Mais ces questions ne concernent pas seulement la Belgique, on s'en doute. Bien que notre pays n'ait pas été représenté à Paris l'an dernier, quatre-vingts nations ont tenu dans la capitale française une réunion qui a permis d'établir un programme international de recherches qui s'étend sur dix ans et a pour objet de faire mieux connaître les ressources hydrauliques de la planète.

Les participants ont constaté à cette occasion une ignorance quasi généralisée des réserves souterraines. Ignorance d'autant plus regrettable que, selon certains, les nappes souterraines seraient deux mille fois plus importantes que les fleuves et les rivières du monde entier réunis.

Autre aboutissement de cette « Décennie hydrologique internationale », il apparaît opportun de faire connaître les moyens dont l'Homme dispose actuellement pour augmenter ses ressources en eau.

De nombreuses sources s'approvisionnent à des poches souterraines dont le volume n'est pas connu et qui gardent

le mérite de s'évaporer et de se contaminer beaucoup moins que les réserves de surface.

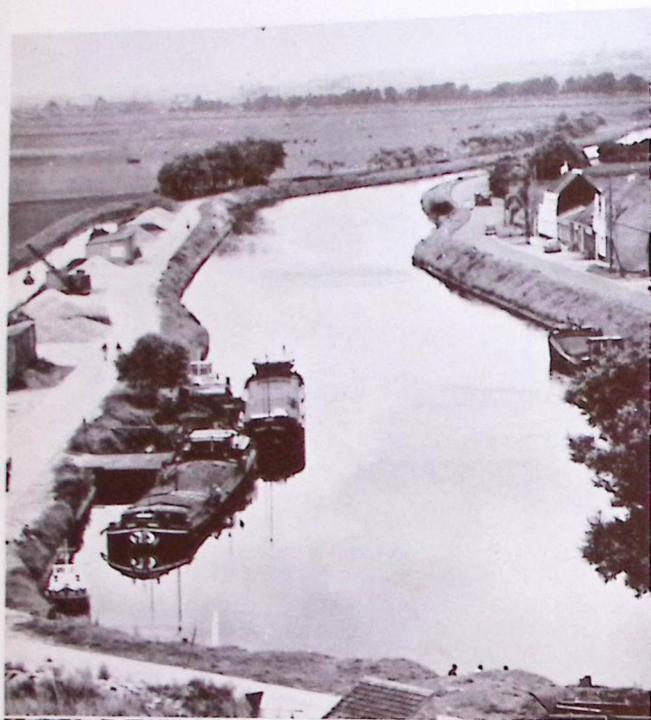
Comment dépister ces richesses cachées ?

Le temps de la baguette de coudrier semble nettement révolu. L'hydrologue d'aujourd'hui utilise l'onde hertzienne dirigée pour arriver à ses fins. Il la lance vers le sol exploré et selon que le rayon rencontre ou non des roches gonflées d'eau, l'onde se réfléchit différemment. Il ne reste plus alors qu'à interpréter les signes, profession qui exige évidemment des interprètes spécialisés.

Des détectives

Dans les déserts asiatiques, les ingénieurs soviétiques utilisent une variante de cette méthode. Ils captent les ondes réfléchies au moyen d'un avion prospecteur.

Ailleurs, on marque les eaux d'un lac avec de petites quantités d'isotopes radioactifs qui sont utilisés comme de véritables détectives. C'est généralement du tritium qui est largué ainsi à intervalles réguliers au moyen de nom-



breuses bouteilles percées de trous minuscules et qui répandent leur contenu progressivement en coulant vers le fond. On date ensuite les eaux fossiles au moyen de compteurs de Geiger qui permettent de suivre le cheminement des cours souterrains, tout en évaluant le degré de recharge des nappes. L'agence internationale de l'énergie atomique a entrepris de cette manière des recherches au Kenya pour déterminer si le lac Chala (cratère volcanique dont aucun point d'entrée ou de sortie n'est visible) communique avec un certain nombre de sources situées à une dizaine de kilomètres de distance. En Belgique, on a utilisé de la fluorescine pour tenter de savoir ce que devenait le ruisseau de Falmagne qui disparaît à Falmignoul. Mais nul ne sait encore si ces deux villages ne sont pas construits sur un lac souterrain important. C'est un mystère que les hommes grenouilles n'ont pas réussi davantage à percer. Un autre moyen de disposer de quantités d'eau douce plus grandes serait d'arrêter le sel marin remontant dans l'estuaire des fleuves à chaque marée.

Ici, nous touchons un point qui sensibilise surtout les Hollandais. On sait que nos amis du nord se plaignent de la salaison qui envahit leurs terres et mine leurs pâturages. Le sel s'introduit surtout dans les passes immenses de la Zeelande. Il a gagné Dordrecht depuis cinquante ans et atteint même maintenant le Waal presque jusque Nimègue.

A ce propos des essais belgo-hollandais basés sur des études communes ont été tentés à Terneuzen. On a réussi là à arrêter, en partie, le sel marin devant l'écluse maritime grâce à un rideau d'air créé au moyen de compresseurs. Diverses solutions sont imaginées aussi qui utiliseraient des sas et des rideaux de plastique.

Contre l'évaporation

L'évaporation des eaux douces fait l'objet aussi d'une étude demandée lors de la Décennie hydrologique de Paris. Il semble qu'on puisse freiner cette évaporation au moyen de paillages ombrant les eaux, voire même par la culture de plantes à larges feuilles ou au moyen d'un colorant capable de réfléchir les rayons solaires sans les absorber. Le dessalement de l'eau de mer n'est plus, d'autre part, qu'un problème de rentabilité. Le prix de l'entreprise équivaldrait maintenant à celle d'une amenée d'eau à cent kilomètres. Ce dessalement est techniquement réalisé aux Etats-Unis à partir de piles dont la plupart des pièces sont maintenant fabriquées en grande série.

▲ Les canaux, base de notre économie, ont besoin d'eau...

◄ Les hommes ont imaginé le moulin, utilisant l'eau, comme première source d'énergie

On est arrivé aussi à distiller l'eau de mer à un prix relativement bas, au Koweït, sur le Golfe Persique où fonctionnent des alambics chauffés au pétrole ou au gaz naturel. La production du Koweït dépasse déjà quarante millions de litres par jour.

Autre moyen d'épargner H₂O : la recycler. C'est là l'opération que réalisent depuis longtemps d'ingénieurs Hollandais qui utilisent les moulins à vent pour faire passer l'eau de l'aval des écluses vers l'amont. Mais des prouesses identiques sont évidemment réalisables, comme en Israël, par des pompes électriques.

L'épuration des eaux industrielles ou usées peut se révéler rentable à plus d'un point de vue.

Mais plus avantageuse paraît l'idée actuelle d'ériger dans les montagnes de très nombreuses petites retenues susceptibles de recharger les nappes aquifères ; et intouchables **simultanément** en temps de guerre.

Ne pensez-vous pas, avons-nous demandé à un technicien, qu'il deviendra utile de créer dans les villes deux réseaux de distribution : un pour l'eau potable, l'autre pour l'eau de lavage ?

Non, nous a-t-il répondu, le coût d'une épuration est moins grand que celui d'une deuxième conduite. D'autre part, des épidémies regrettables ont eu lieu aux Etats-Unis où pareil système fonctionnait. Il serait au moins indispensable dans ce cas de colorer l'eau de lavage pour qu'elle ne puisse être confondue avec l'eau d'alimentation.

Notons enfin un moyen bien simple d'économiser l'H₂O des chimistes, c'est de prévoir une citerne dans toute nouvelle maison.

Certes, les vieilles citernes en maçonnerie entraînent des réparations dispendieuses. Mais il est de nouvelles bonnes de béton qui, pompes comprises, reviennent à un prix intéressant. Ces citernes peuvent éviter une consommation abusive d'eau d'alimentation pour laver les voitures, nettoyer les maisons, arroser les jardins et les grands parcs publics, servir dans les ateliers, les garages, les teintureries et les blanchisseries, entre autres.

Les eaux de pluie peuvent (rappelons-le) prolonger les appareils de chauffage lorsque l'eau potable est calcaire, comme c'est souvent le cas en Belgique. Cette rentabilité de l'eau de pluie n'est pas négligeable si l'on tient compte des nombreuses années qu'il faudra encore pour réaliser l'adoucissement des eaux de distribution au niveau des régions, des intercommunales ou de la nationale de distribution.

Chaque bâtisseur futur ferait bien de réfléchir, par conséquent, au fait qu'une grosse pluie fournit **75 litres d'eau à la minute** sur un toit dont la surface horizontale équivalait à un carré de dix mètres de côté.

Certes, les suies de chauffage et d'échappement salissent les pluies, dans les villes. Mais ne suffit-il pas d'un filtre pour obtenir, à bon compte, une des meilleures eaux de lavage qui soit ?



L'eau parfois est désagréable... mais nous la désirons quand il fait chaud !

Si nous n'avions pas d'eau comment seraient nos automobiles ?

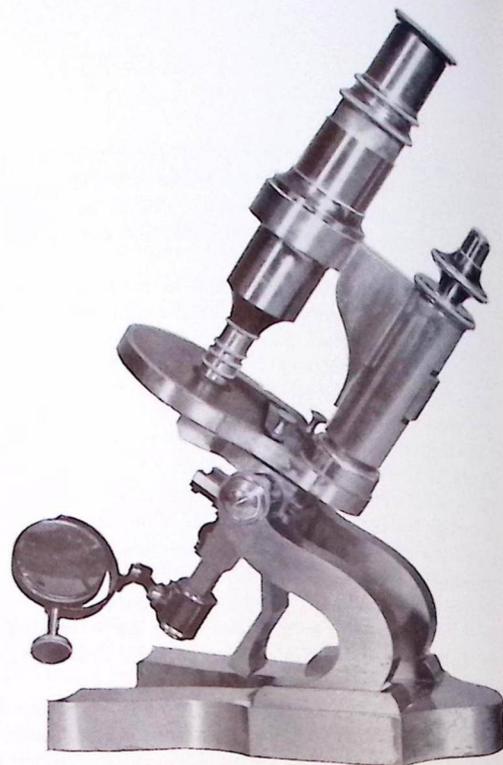


Antiquaire mon ami

par Jacqueline EBRANT

J'ai toujours préféré la folie des passions
à la sagesse de l'indifférence

A. FRANCE



An 2000. Cosmos. Atome. Fusée. Satellite... Mots courants du vocabulaire de « l'honnête homme » du XXème siècle. L'esprit est sollicité par la nouveauté, attiré par la découverte. Il s'émerveille du progrès. Il s'étonne parfois de l'impossible devenu quotidien. Il ne comprend pas toujours, mais il admire sans restriction. Qu'apporte l'avenir ? Du sensationnel. Du merveilleux. De l'indispensable. Et le cœur ? Est-il touché ? Est-il ému ? Est-ce qu'il suit ? Il semble bien que non. Le cœur ne bat pas forcément au rythme accéléré de la Science. Il se penche plutôt sur le passé, sur un monde dont il a la nostalgie, dont il garde inconsciemment des traces indélébiles : des siècles d'une civilisation qui a marqué son empreinte en profondeur.

Sans doute est-ce pour cette raison que, plus que jamais, l'intérêt grandit pour les témoins du passé, ces rescapés du temps. Ce qui pourrait paraître une mode, un snobisme temporaire, un souci d'originalité, n'est peut-être en fait qu'un immense besoin de véritable vie, de tendresse, de chaleur : celles que dégagent les objets qui ont vécu. Et sans doute est-ce aussi une réaction instinctive de défense contre l'embrigadement inéluctable et l'inévitable standardisation vers lesquels nous entraîne allègrement le prodigieux progrès, prometteur de plastique...

Il n'entre pas dans nos intentions d'entamer une polémique contre les aspects inquiétants de notre vie actuelle et, surtout, de celle qui attend nos descendants. Nous aimerions simplement nous faire complice de ceux qui

vegardent, pour l'amateur, le petit coin de paradis qui lui permet de rêver. Bien sûr, on nous parlera de trucages habiles et de façonnages malhonnêtes. N'y pensons pas trop. Après tout, l'antiquaire est aussi marchand d'illusion... Qui n'a jamais ressenti la joie et l'émotion de posséder un objet ou un meuble au bois patiné, au cuivre rutilant, au velours passé, au cuir usé, ignore aussi la fascination que peut exercer l'auréole de mystère qui l'entoure, mystère que l'imagination peut parer de mille grâces.

Antiquaires, grands, petits. Brocanteurs. Bouquiers. Marchands de gravures. Antiquaires — on a peine à imaginer un terme soit propre — doivent être traités avec ferveur. Ils aiment ce qu'ils ont. Ils ont beaucoup à dire sur

ter. Ils sont d'ailleurs souvent bavards. Ils parlent volontiers d'eux-mêmes, de leurs succès, de leurs expériences ou de leurs déboires. Ils sont parfois pittoresques. Ils sont toujours aimables. Ils ont l'air de savoir des choses que les autres mortels ne savent pas. Ils laissent planer le mystère. Cela fait partie de la transaction...

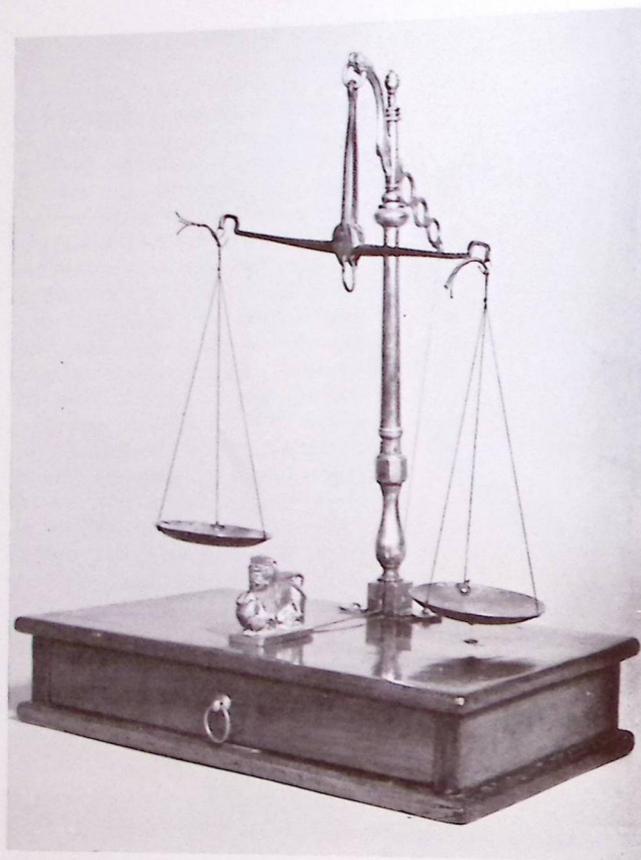
Ils apportent en tous cas, au cœur de nos cités modernes, une note rassurante. Tout n'est donc pas converti en béton et en acier. Il est donc encore possible de flâner, de s'arrêter un instant, d'interrompre la course. De respirer. De prendre le temps. Des quartiers entiers disparaissent. D'autres quartiers entiers se consacrent à l'évocation de ce qui a disparu. Car les antiquaires se groupent. Pour notre facilité ? Pour la leur ? Qu'importe. On « fait » les antiquaires : le Sablon, le haut de la ville ; on « fait » les



Puces, le dimanche matin, ou le marché le samedi...

Quel autre décor leur conviendrait mieux que le Sablon, préservé encore des aménagements urbanistiques au nom desquels on justifie les pires laideurs... Les demeures y ont gardé une douceur et une harmonie que prolonge l'intérieur même des magasins et des boutiques. Quelques-uns parmi les plus grands sont là : l'antique de luxe, le beau à l'état pur, restauré, astiqué, pimpant. On y voit de vraies merveilles. Toutes les rues qui convergent vers ce haut lieu du passé ont, elles aussi, des allures de petits musées, avec leurs vitrines encombrées de bibelots précieux ou curieux, de petits meubles aux formes parfois insolites. Tel marchand a fait de son magasin un véritable salon de luxe : accueil parfait, vendeur mondain et musique douce. Un autre vous entraîne dans sa cuisine — un





vrai bric-à-brac — et vous explique qu'un bel objet est un poème. Il vous persuade de n'acheter que quelque chose que vous aimez vraiment. Il vous montre pourquoi ce meuble est authentique. Il a mal au cœur de s'en séparer. Il vous confie : « Ce coffre est là depuis 40 ans. Je ne le vendrai pas ». Vous avez passé une demi-heure dans un autre univers.

Le suivant est un peu bohème, brave et conciliant. Une charmante dame, plus loin, se spécialise dans la Haute Époque et se plaint un peu. La toute belle antiquité ne « marche » pas tellement, semble-t-il. Par contre, le petit objet, l'antiquité courante, abordable, connaît un succès fou. Ce qui prouverait donc que ce n'est pas l'envie qui manque et que, si ce n'était pas une question purement matérielle, pratiquement tout le monde s'équiperait et se décorerait à l'ancienne.

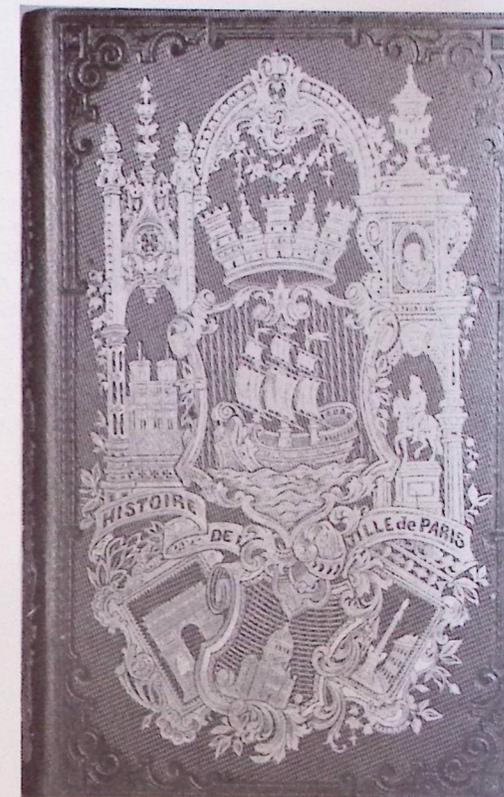
Quand vient le samedi, sur la place du Sablon, on les retrouve tous, échoppes et marchandise au vent. C'est le plus beau jour de la vie du collectionneur qui découvre sa quarante-troisième balance, la plus jolie, évidemment. C'est une aubaine pour les touristes qui peuvent résoudre d'emblée, avec bonheur, tous les problèmes que leur pose l'obli-



gation-souvenir. C'est le domaine du bluff sympathique et de la discussion passionnée. C'est très joli à voir.

C'est donc par ce quartier du Sablon — un peu étendu pour les besoins de la cause — que nous débiterons notre incursion dans le monde, apparemment pétrifié, du passé.

Il est des rues, comme la rue Saint-Jean, la rue de l'Hôpital, la rue Duquesnoy, qui ont une fois pour toutes la réputation d'être accueillantes et favorables au commerce qui nous occupe. Il y règne une certaine douceur. On peut y bouquiner, s'attarder chez des marchands d'admirables gravures, s'émerveiller devant la marchandise parfaite de tel grand nom du monde des antiquités. La rue Lebeau, plus bruyante, et qui assiste, résignée, aux profonds changements de physionomie de son quartier, affiche, tout au long de ses vitrines, son désir de sauvegarder un standing qu'elle a méritoirement acquis au fil des années. La ravissante petite rue de Rollebeek, émouvante par ses proportions anciennes et par son atmosphère familiale, offre le choix le plus disparate qui soit : depuis le « brol » jusqu'au bijou d'orfèvrerie, en passant par la porcelaine ébréchée et



la verrerie dépareillée, l'encombrant amoncellement des petits magasins de bonne volonté, les spécialistes du fer et du cuivre et le bel objet en provenance directe du moyen âge. La rue des Minimes et ses acolytes se sont ingéniés à rivaliser de qualité et d'attrait avec leur grande concurrente, la rue Ernest Allard. Celle-ci abrite autour d'elle une pépinière d'antiquaires qui ont envahi les rues Watteau, Van Moer, Coppens... sans porter ombrage pour autant à la réputation de la belle et digne rue de la Régence. Il n'y a rien à vendre dans le parc du Petit Sablon. Il s'y trouve pourtant quelque chose de commun avec les objets

du passé : la course s'y transforme en promenade et le temps qui passe devient temps qui s'attarde. Les impressions sont les mêmes et le beau est présent : le décor, la nature, les dentelles de Notre-Dame des Victoires. Après une profonde inspiration, profitons encore un peu du joli spectacle que nous offre l'angle de la rue Bodenbroeck et de la rue de Ruysbroeck : il conviendra de faire une fois de plus provision de souvenirs, puisque les exigences que l'on sait feront bientôt disparaître à son tour ce coin qui gênera le cours de quelque grande entreprise d'aménagement...

Le Grand Sablon, enfin, restera le véritable théâtre des antiquaires. Toute la place leur appartient : la scène, au milieu, et les décors, tout autour. Qui s'en plaindrait... Plus décorateurs qu'antiquaires ? Plus antiquaires que décorateurs ? Les deux, en tous cas. Et des décors à faire rêver, qui accrochent le regard, le retiennent, le fascinent. C'est là que l'on comprend vraiment qu'il n'est pas tout à fait inutile de se contenter de regarder, quand la rue se transforme en musée et lorsque les vitrines renferment des trésors. Qu'y a-t-il de plus joli que le spectacle du Marché, aux échoppes recouvertes des vibrantes couleurs de la Ville, où

s'amoncellent les objets les plus curieux, les plus hétéroclites, les plus anachroniques ? « Les vieilles places publiques de Bruxelles doivent être réanimées afin de constituer des centres d'attraction à même de stimuler le commerce en général et celui du tourisme en particulier ». Voilà la justification de l'heureuse décision de la Ville de Bruxelles, prise en 1960, de créer cette association qui porte le titre exact de « Marché des Antiquités et du Livre de Bruxelles ».

Ce marché est principalement alimenté par les bouquinistes, brocanteurs et petits antiquaires qui disposent, pour la plupart, de magasins ou de dépôts situés à proximité de la place. C'est là que les visiteurs de passage, promeneurs du dimanche, collectionneurs aimables se retrouvent dans un coude-à-coude souriant, pour fouiller, scruter et... marchander. Il n'est pas rare d'y voir quelque touriste de marque s'y arrêter avec intérêt. Le touriste tout court, qui a décidé de confier son sort à une agence de voyages, y fera également un arrêt prolongé, grâce au programme qui a décidé d'inclure celui-ci dans les traditionnels tours de ville. Détail curieux et unique : un système de gardiennage permet aux marchands d'abandonner sans crainte tout leur stock durant la nuit du samedi au dimanche, sans que rien jamais ne disparaisse.

Evoquons en passant ce fameux Marché aux Puces dont la clientèle, si elle fait parfois visite au Sablon, restera probablement fidèle à ses habitudes. Il faut dire que la nature de la marchandise exposée est fort différente, qu'elle est autrement présentée et que, pour beaucoup d'amateurs, la découverte de l'occasion étonnante y prend une valeur particulière. Les antiquaires eux-mêmes sont les premiers clients de ce marché coloré, animé et bruyant et, en connaisseurs, repèrent du premier coup d'œil les pièces les plus intéressantes...

Les amateurs de folklore y trouvent aussi leur compte et ont l'occasion, entre autres, de confronter leurs théories sur la linguistique bruxelloise avec une réalité qui, pour respecter la tradition, dépasse la fiction.

Que peut-on bien y trouver ? Beaucoup de livres. Des chaises branlantes. Des fers à repasser. Des chandeliers. Des angelots de plâtre. Des matelas. Des disques. Des coffres. Des compas. Des bassins. Des cadres. Des vêtements. Des pots de toutes tailles et de tous usages. Et tant d'autres choses, dont on se demande parfois qui cela peut bien intéresser et pourquoi... ! Qu'importe d'ailleurs : l'essentiel est que le pittoresque y gagne toujours.

Voilà bouclée la première boucle.

Cependant, quand nous nous attardons dans ce quartier si émouvant du Sablon, notre cœur frémit à la pensée que très prochainement d'importants travaux d'urbanisation, rue de la Régence, viendront peut-être le bouleverser.

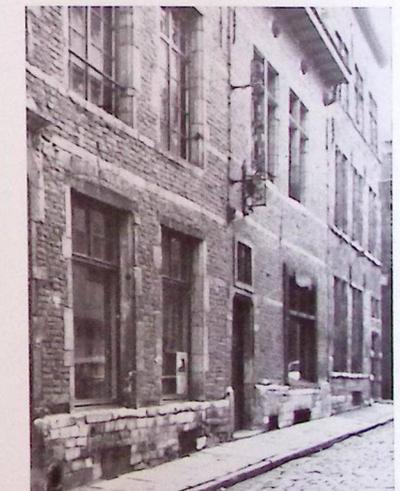
La création d'un tunnel partant de la rue de la Régence et devant aboutir rue de Ruysbroeck va sans doute changer toute la physionomie et l'âme de ce qui nous reste encore (pour combien de temps ?) d'un îlot auquel le grand bourgmestre Charles Buls avait attaché son nom.

Nous savons que Monsieur Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, et ses collaborateurs du Collège échevinal, sont très attentifs et préoccupés par ce projet, inévitable au surplus.

Nous comptons sur leur vigilance et l'amour qu'ils témoignent à leur cité pour qu'un nouveau massacre ne soit pas consommé.

Notre prochaine visite sera pour le haut de la ville. Gageons qu'elle nous réservera d'heureuses découvertes et qu'elle nous procurera les mêmes joies que nous avons ressenties au cours de nos flâneries d'aujourd'hui.

Collections Ebrant et Winterbeek



▲ Ce que l'on peut admirer rue des Six Jeunes Hommes





Le Château de Thy

Baisy-Thy

Tout un programme
d'histoire et de
tourisme

par Jean PIERARD

EST-IL nécessaire de situer Baisy-Thy sur la carte du Brabant et de le replacer auprès de ces agrestes villages de Bousval, de Ways et des autres qui l'entourent de leurs vallonnements de bois et de champs, pour préciser son image à ceux qui y sont allés ou à ceux qui s'y rendront.

Quand on évoque Baisy-Thy, c'est à l'historique carrefour des Quatre-Bras, c'est Godefroid de Bouillon et davantage encore à cette halte charmante, à ce prélude insinuant au site attachant de Villers-la-Ville que l'on songe.

A 5 km de Bousval et de Houtain-le-Val, à 3 km de Loupoigne et presque à même distance de Genappe, il est, avec Villers-la-Ville et Ways, le cœur vivant de nos petites Ardennes brabançonnaises où fontaines et ruisseaux, frondaisons chaleureuses sont une invitation constante à la découverte de la nature et aussi au repos.

C'est lors d'une récente excursion à Villers que j'ai mieux apprécié encore la beauté de ce site, en automne dernier plus exactement où les tons roux et jaunes des arbres mêlaient à la terre et aux prairies vertes les derniers prolongements du soleil.

Mais avant de repenser et de redécouvrir les beautés touristiques de Baisy-Thy, ne convient-il pas de rappeler brièvement les origines de son histoire, de sa très vieille

histoire, qui, née de la réunion de deux seigneuries, celles de Baisy et de Thy, n'en est que plus riche mais aussi plus complexe.

Le territoire de la localité tel que nous le connaissons aujourd'hui appartenait, autrefois, dans les grandes lignes de sa superficie actuelle, à la puissante famille de Boulogne.

Il fut cédé au chapitre de Nivelles par Ida, la mère de Godefroid de Bouillon. En 962, il s'appelait Baisy, Baseium en 1096 et Basiu en 1180 pour redevenir enfin Baisy. La commune de Baisieux remonterait, paraît-il, quant au nom à la même source.

Baisy se composait, en fait, de deux communes distinctes l'une de l'autre. Elles coexistèrent et eurent leur administration propre jusqu'au décret impérial du 3 septembre 1810. C'est alors seulement qu'elles furent réunies sous le nom de Baisy-Thy.

On a peu de précisions pour ce qui est de l'origine de seigneurie de Thy. Les documents historiques ne sont guère éloquentes à ce sujet. En effet, on ne connaît des anciens chevaliers de Thier ou de Thy que leur patronyme et leur participation à certaines donations. Plus tard, suzeraineté de Thy passa, nous signale Eugène de Selys-Longchamps, aux sires de Héverlé très puissants à l'époque.

Thy qui possédait un beau château seigneurial vit celui-ci complètement détruit pendant les guerres du XVI^e siècle. Il fut reconstruit sur de nouvelles bases mais avec moins de prétention que son ancêtre.

Et puisque c'est de l'histoire de Thy qu'il est question, signalons que celle de la famille du même nom se termina de façon assez particulière. Le fils du dernier seigneur, le baron Jean-Justin Huys de Thy n'ayant pas d'héritiers directs, disposa de ses terres en faveur des pauvres. Peut-être fut-il ainsi l'un des premiers bienfaiteurs publics de notre Brabant.

Un mot aussi quant à l'étymologie de Baisy. Cette appellation proviendrait, dit-on, de « haisi », un vieux vocable germanique qui signifierait bois. C'est probable et cela se justifierait puisque c'est sur le territoire de Baisy que s'allonge le grand bois d'Hez qui a donné son nom aussi au pittoresque ruisseau qui le traverse, le Ry d'Hez.

Mais au premier plan de l'inventaire touristique de Baisy-Thy, c'est au hameau des Quatre-Bras que revient l'honneur de figurer. Honneur historique, car ce fut là que se joua, en fait, le destin de l'Europe et celui de Napoléon Bonaparte.

Le 16 juin 1815 se déroula aux Quatre-Bras ainsi nommé parce que ce hameau est situé au carrefour des routes de Bruxelles à Charleroi et de Nivelles à Namur, une bataille particulièrement meurtrière pour cette époque. En effet, Français et Alliés perdirent chacun plus de 4.000 hommes. Nos compatriotes ainsi que les Hollandais prirent une part active à ce combat. Ce sont eux, n'est-il pas vrai, qui refoulèrent le maréchal Ney et qui l'empêchèrent ainsi de pousser jusqu'à Bruxelles et de couper, de cette façon, la communication entre Blücher et Wellington.

Si le maréchal Ney ne sut pas exécuter scrupuleusement les ordres de l'empereur et s'il apporta, ce jour-là, trop de

Le mémorial de Godefroid de Bouillon



lenteur à faire opérer par ses troupes un mouvement qu'il aurait dû effectuer le matin, évitant de la sorte l'arrivée de renforts anglais, il convient de reconnaître cependant qu'il déploya, au cours de cette bataille, une bravoure remarquable et qu'il fit montre de son sens inné de la stratégie.

Il y a encore une très grosse ferme à cet endroit de la croisée des chemins, à ce carrefour où se décida le sort de l'Europe, une ferme qui a conservé le nom de ferme des Quatre-Bras.

C'est au cours de cette bataille que fut tué le duc de Brunswick. Le monument élevé à sa mémoire se trouve le long de la route de Charleroi. Construit entièrement en granit et de forme quadrangulaire, ce monument est surmonté à 9 mètres du sol, d'un lion en bronze tenant sous ses griffes l'écusson de la maison de Brunswick. Il fut inauguré le 16 juin 1890, soit 75 ans après le tragique combat qui mit fin aux dernières espérances napoléoniennes.

La Ferme de Germioncourt



Si Baisy-Thy se signale, au point de vue historique, par la bataille des Quatre-Bras, il fut, sous une autre angle, le berceau de la spiritualité et celui du chef de la première croisade. Berceau est le juste terme qu'il convient d'employer puisque, dans les armoiries, le berceau et l'étoile rappellent que c'est à Baisy-Thy qu'est né Godefroid de Bouillon.

L'administration communale fit ériger en 1855, dans l'église paroissiale consacrée à saint Hubert, un petit monument dont le médaillon central représente la tête de Godefroid de Bouillon. Ce médaillon a été réalisé d'après la statue équestre de Godefroid de Bouillon qui se trouve Place Royale à Bruxelles et qui est l'œuvre du sculpteur Simonis. C'est à Baisy, en 1060, rappelle l'inscription du petit monument de l'église Saint-Hubert, qu'est né le chef de la première croisade. La ville de Boulogne-sur-Mer conteste toujours cependant cet honneur à Baisy-Thy.

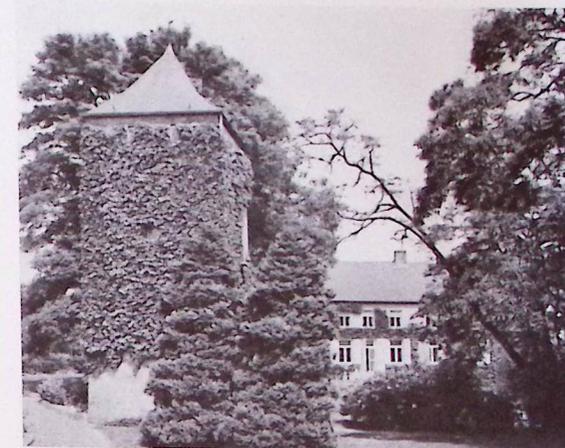
Il n'empêche que Godefroid fut seigneur de Baisy et que, pour réunir les fonds nécessaires en vue de l'expédition en Terre Sainte, il vendit ce domaine à l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne. Ce serait en souvenir de cet événement que saint Hubert aurait été choisi comme patron de la paroisse de Baisy-Thy.

Qu'il soit né à Baisy ou à Boulogne-sur-Mer qui relevait d'ailleurs, à cette époque, de la Flandre, Godefroid de Bouillon était bien de chez nous puisque la majeure partie de la Belgique le reconnaissait alors comme souverain. S'il fut choisi comme chef de la première croisade, ce fut, paraît-il, grâce à sa grande connaissance des langues. On peut lire dans l'Histoire littéraire de France, quelques phrases édifiantes à ce sujet, notamment celles-ci: « A la connaissance parfaite de la langue latine se joignait celle de la langue française et teutonique. Il s'en servit plus d'une fois à la croisade pour apaiser les différends qui s'élevèrent entre les Français et les Allemands. »

L'église Saint-Hubert qui date de 1763 abrite aussi une curieuse pierre tombale qui a suscité beaucoup de controverses, en l'occurrence la pierre tombale de Demoiselle de Cupis Camargo. Cette demoiselle décédée en 1755 fut inhumée d'abord près de l'autel de la Vierge. Dans un but de préservation, la dalle fut déplacée en 1852. La légende dit qu'il s'agirait du tombeau de la célèbre danseuse de l'Opéra de Paris Marie-Anne de Camargo, née à Bruxelles en 1710, cette même personne dont Voltaire parla élogieusement dans ses écrits et qui fut peinte par le grand portraitiste français Maurice Quentin de la Tour. On prétend actuellement que ce ne serait en réalité que la tombe de l'une de ses parentes qui aurait habité la ferme de la Baillerie à Bousval. C'est là peut-être que réside la vérité. Il n'en reste pas moins vrai que l'on continue toujours à associer l'énigmatique pierre funéraire au souvenir de cette danseuse qui fit les beaux soirs de l'Opéra et dont Voltaire appréciait beaucoup le talent.

Non loin des Quatre-Bras s'étale la vieille ferme de Germioncourt qui vaut bien de s'y arrêter quelques instants. De construction très caractéristique, dans le style des grosses fermes brabançonnaises, elle est riche d'un passé très lointain et très évocateur. Déjà en 1146, on la retrouve sur la carte du temps sous le nom de Gemiontrau. On rapporte que c'est sous son toit que logèrent, cette année-là, les premiers moines de Villers-la-Ville lorsqu'ils pénétrèrent en duché de Brabant. La ferme se situe d'ailleurs à la limite du Brabant et du Hainaut. Ainsi pourrait-on dire, une fois de plus, que Baisy-Thy constitue un prélude à l'histoire de Villers-la-Ville, de même qu'il est une préparation naturelle à son charme touristique.

Plus loin, le hameau du Dernier Patard se glorifie de posséder l'un des plus vieux tilleuls du pays, l'arbre de Sainte-Anne, de 4.70 m de circonférence. Malgré son grand



▲ Probablement ancienne dépendance de l'abbaye d'Aywiers, la Cour d'Aywiers est actuellement habitée par Monsieur le bourgmestre Pillooy

La remarquable porte de la Ferme de Bois-Saint-Jean avec les armes de l'ordre de Malte





âge et ses blessures causées par la foudre, cet arbre vénérable essaie toujours de protéger sa petite chapelle en pierre dédiée à sainte Anne. De là, on découvre un vaste paysage. Napoléon aurait assisté, sous sa frondaison autrefois luxuriante, au défilé de la Grande Armée allant prendre position dans la plaine de Waterloo pour livrer sa dernière bataille.

L'étymologie de ce lieu-dit est interprétée différemment. Il tirerait, selon les uns, son origine de patard qui signifie: sou valant 9 centimes or. Il existe d'ailleurs un mot provençal « patoc » de la même veine. D'autres, comme Ferraris, préfèrent « Dernier Batard » devenu patard par erreur de transcription. Cette interprétation paraît être plus exacte car la monnaie dite patard ne semble pas avoir eu longtemps cours en notre pays.

De ce hameau du Dernier Patard, célèbre par son arbre sous lequel on a même voulu placer Godefroid de Bouillon lançant un ultime appel avant de partir aux croisades — la légende quand elle s'exalte ne connaît plus de limites — rendons visite à la ferme de Bois-Saint-Jean. C'est une ancienne ferme, de l'ordre de Malte, dit-on aussi, où l'on a réuni une collection lapidaire fort intéressante. Cette collection comprend, entre autres le pilori de Ways qui se dressait autrefois là où a été planté l'arbre de la liberté. Parmi les pièces de cette magnifique collection, il y a également une vieille pierre de marbre noir avec armoiries d'abbesse qui serait un fragment du mausolée de Sainte-Julienne de Cornillon née à Rétinne en 1193, morte à Fosses et enterrée à Villers-la-Ville dont on n'a jamais pu retrouver les restes.

Baisy-Thy est tellement étendu et se compose de tant de hameaux, quatorze, je crois, qu'il n'est pas possible d'en faire un inventaire complet et d'en épuiser toutes les curiosités. Citons encore cependant le hameau d'Hattain, en quelque sorte le centre géographique de la commune, et Tangissart, à l'extrémité orientale. Les habitants de ce dernier hameau portent l'étrange nom de miquelets, mûclets en patois, parce que, à l'époque du duc d'Albe, des soldats espagnols eurent pendant longtemps leur canton-

◀ Un autre aspect de la Ferme de Bois-Saint-Jean

nement sur son territoire. Dans l'église de Tangissart bâtie en 1872, il convient de remarquer l'admirable confessionnal en chêne de style Renaissance flamande du début du XVII^e siècle.

Le hameau de Thy qui, durant des siècles, a eu son sort lié à celui de Ways possède un château entouré d'une belle propriété, château tout à fait moderne sans doute, à l'exception toutefois de l'une de ses tours d'entrée qui date de 1615.

Thy, c'est le chemin vers Ways, et le long de la Dyle, combien il est agréable de se laisser fléchir par la douceur du paysage qui mène au vieux moulin. Dans le calme village de Ways, beaucoup de peintres se sont d'ailleurs laissés tenter à prolonger leur séjour et certains même s'y sont fixés.

Dans les bois de Thy traversés par la Cala et le Ry d'el Wastey près duquel on a exhumé une hache en bronze, il est délicieux de suivre les petits sentiers sans crainte de voir surgir les loups... bien que le Ry des Leus rappelle encore leur présence dans ces parages, en 1798. C'est aussi parmi les arbres de ces bois que se cache la vieille ferme d'Agnisart — le sart de l'agneau — où jadis l'abbaye d'Aywières avait ses troupeaux de moutons.

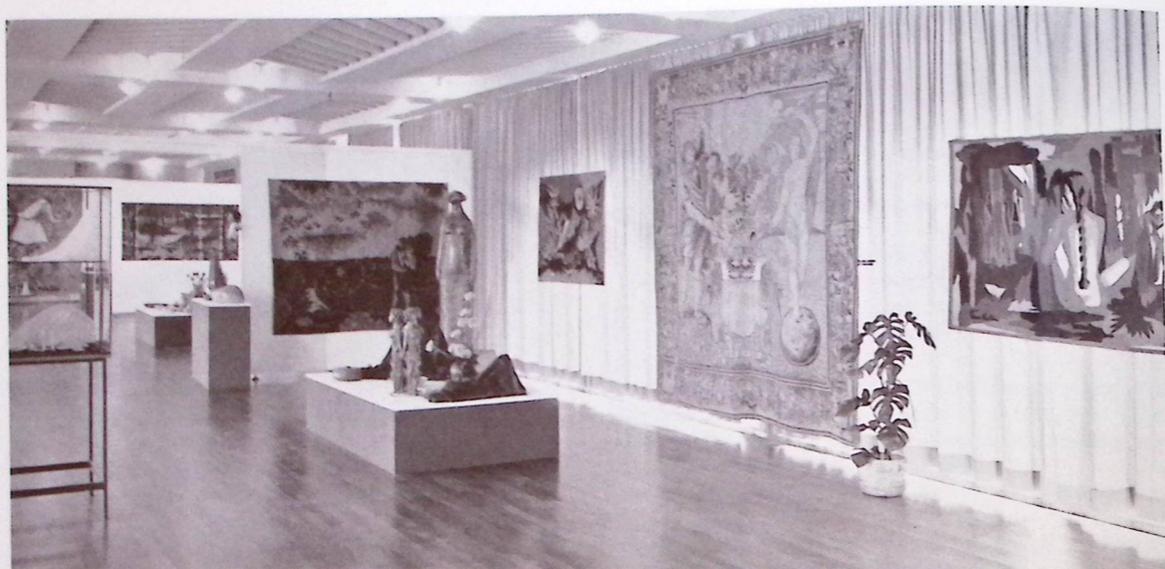
En fait d'élevage, Baisy-Thy ne compte plus, à présent, pour se singulariser que celui des visons; ce serait l'un des plus importants de notre pays.

Pour en terminer avec le relevé des principaux hameaux de la commune, nommons encore celui de la Croisette où une ferme du même nom possède une tour datant de 1737, Falize aussi parcourue par un capricieux ruisseau et Bon Air. Toute cette région vallonnée par les cours du ry d'Hez, de la Thyle et de la Falize est extrêmement pittoresque. Ainsi donc Baisy-Thy où il est possible de concilier les plaisirs de la promenade avec les découvertes que réserve toujours une incursion dans le passé, constitue, aux portes de Bruxelles, un but touristique particulièrement intéressant et un relais tout indiqué sur la route de Villers-la-Ville où l'histoire et la nature se complètent mutuellement en un éternel rendez-vous.

▶ La chapelle du Try au chêne



Métiers d'art du Brabant



L'Office provincial des Artisans et Industries d'Art du Brabant présente actuellement à l'Hôtel de Ville de Nivelles, dans la Salle des Mariages, une grande exposition de prestige.

Plus de cinquante participants, dont quatorze cartonniers et trois manufactures, deux cent cinquante pièces, dont une quarantaine de tapisseries, de la dentelle, des étains, de la céramique, du tissage, du tissu peint, des émaux, des bijoux, du bois, des vitraux...

Présentée à Cologne, du 30 mars au 20 avril dernier, dans les locaux de la Chambre des Métiers d'Art, l'exposition d'artisanat brabançon connaissait un succès sans précédent. Succès qui fut largement confirmé à Paris, où Monsieur Dautzenberg accueillit nos métiers d'art, du 4 au 25 mai, dans sa galerie de la rue Vivienne.

Revenue en Belgique, l'exposition s'est implantée à Anvers au Musée « Het Sterckhof » du 3 juin au 3 juillet et sera à Nivelles jusqu'au 24 juillet, à Bruxelles, dans la Salle de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue St. Jean, du 6 au 17 septembre, et ira à Mons, dans la Salle de l'Office des Métiers d'Art du Hainaut, 31, rue des Clercs, du 18 novembre au 8 décembre.





UN ITINÉRAIRE D'YVES BOYEN

Tervuren et son cadre prestigieux

Ce circuit pour automobilistes, d'une longueur totale de 35 km, dont 6 km de promenade pédestre (visite de l'Arboretum et du site de Tervuren), est également à la portée des non motorisés. Ceux-ci gagneront, à cet effet, le lieu-dit : Quatre-Bras (carrefour de l'avenue de Tervuren et de la route joignant Mont-Saint-Jean à Malines) en utilisant l'un des tramways ci-après :

Tram 40 : Laeken (Place Emile Bockstael) - Place Rogier Porte de Tervuren - Tervuren ;

Tram 45 : Parc Astrid (Anderlecht) - Gare du Midi - Porte de Namur - Porte de Tervuren - Tervuren.

A partir des Quatre-Bras, ils pourront suivre l'itinéraire pour automobilistes. Il leur est toutefois recommandé, après la visite de l'Arboretum, de s'inspirer de la variante étudiée à leur intention et décrite dans le corps de l'itinéraire. Cette promenade pour piétons a une longueur approximative de 12 km.

Pour rejoindre Bruxelles, les non motorisés emprunteront soit les trams 40 ou 45 susmentionnés, soit l'autobus NL (586) Louvain - Tervuren - Bruxelles. Pour détails concernant les heures de départ ou de passage des tramways et autobus desservant Tervuren, consulter les feuillets horaires de la Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles (S.T.I.B.) et l'Indicateur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

Quitter Bruxelles par le Parc du Cinquantième et l'avenue de Tervuren.

Le Parc du Cinquantième, charmant havre de verdure, d'une superficie de 37,5 hectares, fut aménagé, en 1880, à l'intervention de Léopold II, à l'occasion des fêtes commémorant le Cinquantième de l'Indépendance Nationale. Il occupe l'emplacement d'une ancienne plaine de manœuvres qui s'étendait sur quelque 50 hectares. On y voit divers monuments et statues dont un bâtiment d'inspiration mauresque, abritant le « Panorama du Caire » d'Emile Wauters, un pavillon gardant un grand relief de Jef Lambeaux : « Les Passions humaines », puis ornant les allées, des sculptures de J. Canneel, Thomas Vincotte, Frans Huygelen, Constant Meunier, ainsi qu'un monument, en pierre bleue, en forme de stèle (2,25 m de haut sur 1,50 m de large), élevé en 1964, à la mémoire de Robert Schuman.

Mais l'œuvre maîtresse du parc est son Arc de Triomphe *, érigé en 1904-1905, d'après un projet de l'architecte Charles Girault, créateur du Petit Palais, à Paris. Cet ensemble monumental, d'une envolée de 45 mètres, est formé de trois arcades de même hauteur, portant un imposant attique couronné par un majestueux quadrige de bronze, haut de 8,50 mètres et dû à Thomas Vincotte et Jules Lagae. L'attique est animé d'un ample cartouche de Jules Dillens.

Au pied des arcades, des statues, en bronze, réalisées par Guillaume De Groot, Charles Van der Stappen, Jef Lambeaux et Albert Desenfans, représentent les provinces belges. D'autres motifs allégoriques évoquant l'Architecture et la Sculpture, la Peinture et la Musique, la Gravure et la Poésie, la Science et l'Industrie, le Commerce et la Marine, habillent ce remarquable monument. Deux ailes courbes, rythmées par des colonnades et édifiées en 1879-1890, d'après les plans de l'architecte Gédéon Bordiau (1832-1904), encadrent le motif central.

L'aile gauche sert d'extension au Musée de l'Armée *, dont les splendides collections didactiques attirent chaque année, de cent à cent trente mille visiteurs. L'aile droite, ravagée par un incendie en 1946, et restaurée, en 1957, est intégrée dans les très riches Musées Royaux d'Art et d'Histoire *, dont les bâtiments principaux ont été édités en plusieurs phases s'échelonnant de 1902 à 1930.

Au-delà du parc s'ouvre l'avenue de Tervuren *, magnifique artère, créée en 1897, par Léopold II, notre roi urbaniste, pour relier Bruxelles à Tervuren. Elle est encore ombragée par de beaux marronniers. Devant le Square Léopold se dresse le Monument à la Cavalerie et, immédiatement, au-delà et à droite de ce rond-point, la Maison Stoclet (281, avenue de Tervuren) chef-d'œuvre du peintre-architecte viennois Joseph Hoffmann (1870-1956), un des pionniers de l'architecture contemporaine. Cet hôtel de maître, réalisé pour le compte de l'ingénieur financier Adolphe Stoclet, fut achevé en 1911. Il se distingue par la sobriété des lignes et des volumes, conçus en fonction des besoins, par la noblesse du décor, le souci du parachèvement et la richesse des matériaux utilisés (remarquer, entre autres, le revêtement extérieur entièrement en marbre blanc).

* : monument, site ou œuvre d'art remarquable.

L'avenue de Tervuren, en pente assez accentuée, s'incurve, à présent, vers la vallée de la Woluwe, tandis qu'à droite s'étend le Parc de Woluwe, d'une superficie de 80 hectares environ, aménagé à l'initiative de Léopold II. De nombreuses essences arborescentes y croissent, en alternance avec d'agréables pelouses dans un cadre hardiment découpé. Dans la vallée s'étire un beau chapelet d'étangs partiellement réservés à la pêche.

Immédiatement après le pont de l'ancienne ligne de chemin de fer Bruxelles (Quartier Léopold) - Tervuren, joli coup d'œil, à droite, sur l'étang « Mellaerts », l'un des rendez-vous classiques des fervents du canotage (été) et du patinage (hiver).

Les installations de canotage (50 barques) sont ouvertes, en principe, du 1^{er} mars au 15 octobre.

Prix : Pédalo (simple) : 40 F, la demi-heure.

Pédalo (biplace) : 55 F, la demi-heure.

Canot : en semaine : 1 personne : 25 F, la demi-heure.

2 personnes : 30 F, la demi-heure.

3 personnes : 35 F, la demi-heure.

4 personnes : 40 F, la demi-heure.

le dimanche : 1 ou 2 personnes : 35 F, la demi-heure.

3 personnes : 45 F, la demi-heure.

4 personnes : 55 F, la demi-heure.

A proximité de l'étang, golf miniature (25 F, par personne et par parcours). Abonnement (10 parcours) : 200 F.

L'avenue, bordée de spacieuses maisons de plaisance, monte, à présent, et décrit une large courbe. L'avenue pénètre ensuite dans la Forêt de Soignes et s'incurve assez fortement vers la gauche, avant de gagner, à travers bois, le carrefour des Quatre-Bras.

La Forêt de Soignes * (classée) est un prestigieux lambeau de l'antique forêt charbonnière, qui, du temps des conquêtes de Jules César, s'étendait encore sur la majeure partie du Brabant actuel. Propriété de nos princes dès la création du duché de Brabant, la Sylve sonienne fut, à l'époque bourguignonne, le théâtre d'exploits cynégétiques en même temps qu'un lieu de détente très recherché par nos souverains. Après une longue période de stagnation, la forêt retrouva, au XVIII^{ème} siècle, une partie de son lustre d'antan, sous l'impulsion de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Au

lendemain du Congrès de Vienne (1815), le domaine de Soignes devint propriété personnelle de Guillaume 1^{er} d'Orange-Nassau.

En 1822, ce monarque abandonna la gestion et l'exploitation de la Forêt de Soignes, qui couvrait encore à l'époque quelque 12.000 hectares, à la Société Générale des Pays-Bas. Suite aux nombreuses aliénations opérées par cette société, l'ancien domaine des ducs de Brabant ne comptait plus que 4.300 hectares environ, au moment de son acquisition, en 1842, par l'Etat belge. Ce sont ces vestiges qui sont parvenus jusqu'à nous. Depuis 1959, un arrêté royal les protège contre toute nouvelle déprédation. Sous son aspect actuel, la Forêt de Soignes apparaît comme une magnifique hêtraie *, l'une des plus remarquables de toute l'Europe occidentale.

En dehors du hêtre, qui occupe environ les 2/3 de la surface boisée, la forêt abrite encore quantité d'autres espèces dont les plus répandues sont le chêne, le frêne et le bouleau pour les feuillus, et le pin, le mélèze et l'épicéa pour les résineux.

Au lieu-dit « Quatre-Bras » (point de départ de l'itinéraire pour piétons), s'engager, à droite, dans la chaussée de Malines à Mont-Saint-Jean (direction Mont-Saint-Jean), qu'on suit pendant 75 mètres. Prendre, ensuite, à gauche, la Drève de Ravenstein, au tracé rectiligne et légèrement montueux, qui conduit, en 2 km, au carrefour Saint-Jean (parking), où commence la promenade de l'Arboretum.

La drève passe, au préalable, à proximité du Domaine de Ravenstein. Une allée, à gauche, permet d'accéder au Château de Ravenstein, riante demeure, aux lignes exquises, datant de 1748. Le prince d'Orange l'acheta en 1826 et le convertit en ferme. Au lendemain de l'Indépendance Nationale, le château et ses dépendances passèrent à l'Etat. Le castel devint, en 1880, la propriété de Léopold II qui le céda en 1900, à l'Etat belge. Il sert, depuis 1906, de siège au Royal Golf Club de Belgique. Dans le domaine de Ravenstein a été aménagé un grand parcours de 18 trous, complété en 1952, par un second parcours de 9 trous, servant à la fois de terrain de préparation et de perfectionnement.

L'Arboretum de Tervuren * a été aménagé à partir de 1902 par Ch. Bommer, conservateur du Jardin Botanique, dans la partie occidentale du Bois des Capucins (voir infra), sur des terres occupées par une futaie, composée principalement de chênes, et issue de boisements effectués vers 1875. Ces terres étaient incluses dans les



▲ La Maison Stoclet, chef-d'œuvre de l'architecte viennois Joseph Hoffmann.

Le Château de Ravenstein, siège du Royal Golf Club de Belgique



biens que Léopold II céda, en 1900, à l'Etat belge, dans l'espoir de voir - près des grandes villes, créer ou conserver des espaces libres avec des décorations naturelles et cela dans l'intérêt de l'esthétique et de l'hygiène ».

Compte tenu d'échecs d'ailleurs partiels — certaines espèces ont disparu ou sont en voie d'épuisement — l'Arboretum constitue un essai sans précédent d'acclimatation en Belgique des essences forestières les plus remarquables de la zone tempérée septentrionale, du cercle polaire au 40° parallèle, et tend, de surcroît, à nous donner une image valable des types les plus accomplis de forêts, en fonction de leur importance respective dans leur pays d'origine.

D'une superficie de 100 hectares environ, l'Arboretum est divisé en deux sections : celle du Nouveau Continent, d'une étendue approximative de 65 hectares, et celle de l'Ancien Continent occupant les 35 hectares restants. Ces sections, subdivisées elles-mêmes en 40 groupes, comportent au total 310 espèces différentes dont 110 se rapportent aux conifères et 200 aux bois feuillus.

L'âge moyen des peuplements est de 60 ans. Dans son stade actuel l'Arboretum peut être considéré comme un des exemples les plus réussis d'illustration de géographie botanique.

Parmi les espèces les plus caractéristiques, citons : les superbes Abies grandis (40 à 42 mètres de haut), les majestueux Sequoia gigantea (25 à 26 mètres de haut), l'épicéa de Sitka, particulièrement vigoureux dans le groupe de la Colombie britannique, ainsi que les groupes figurant la Serbie et la Caucase occidentale.

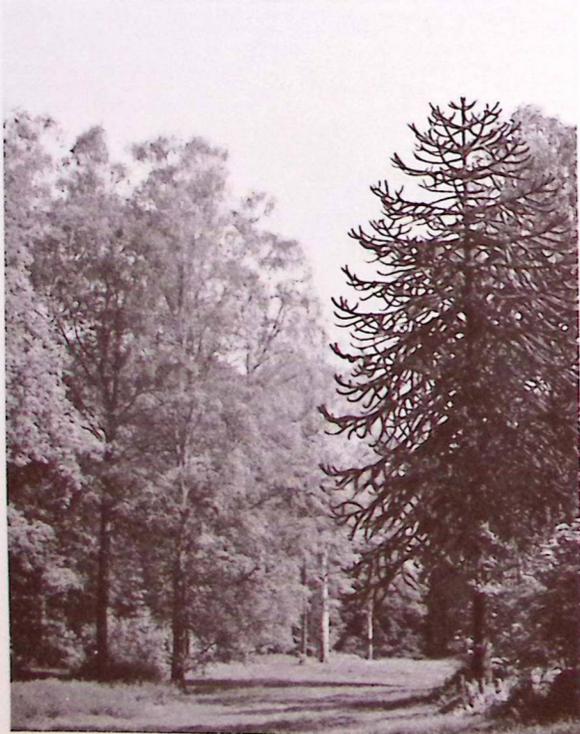
L'Arboretum de Tervuren est accessible tous les jours de l'année, du lever au coucher du soleil. Aucun droit d'entrée n'est perçu. Toutefois, les visites en groupes doivent être soumises à l'autorisation préalable du Régisseur de la Donation Royale.

Le tour complet de l'Arboretum exige de 2 à 3 heures. Les excursionnistes ne disposant que d'un temps limité parcourront, de préférence, la section consacrée au Nouveau Continent, de loin la plus spectaculaire, de loin aussi celle qui procure la plus forte impression de dépaysement.

Après la visite de l'Arboretum, les automobilistes gagneront directement le centre de Tervuren par la Drève de la Plaine, la Jezus Eiklaan, la Tabakbergstraat, la Kapellestraat et la Peperstraat.

Possibilité de garer la voiture sur la place de l'église (markt).

Arboretum de Tervuren : Un des multiples aspects de la section consacrée au nouveau Continent



Les piétons, à condition qu'ils soient bons marcheurs, emprunteront plutôt, la Promenade Royale, pittoresque allée aménagée à l'initiative de Léopold II et qui traverse, en partie, l'Arboretum, avant de s'engager dans le Bois des Capucins, où elle décrit de savantes arabesques.

Le Bois des Capucins * (classé) prolonge dignement la gigantesque et magnifique hêtraie que forme la Forêt de Soignes. Il captive par la variété de sa futaie à laquelle les massifs de chênes confèrent un charme délicat et les plantations drues d'épicéas, une note de mystère. La Voer y prend sa source. La Promenade Royale passe à proximité de l'endroit où s'élevait (restes des substructions) le **Couvent des Capucins**, le dernier des monastères construits en Soignes. Edifié en 1626, grâce à la sollicitude de l'Infante Isabelle, le moulin fut supprimé en 1796. Les biens appartenant aux moines furent vendus et les bâtiments rasés.

La Promenade Royale aboutit au **Chemin des Loups** (Wolvenstraat), l'un des chemins creux les plus justement célèbres du Brabant.

Ce sentier très encaissé, ombragé par de grands arbres aux racines noueuses et apparentes, a, maintes fois, inspiré les animateurs de l'Ecole de peinture de Tervuren.

A l'extrémité de la Wolvenstraat, prendre à droite la Hertenbergstraat qui longe le Château de Stolberg-Robiano que voisine un chapelet d'étangs.

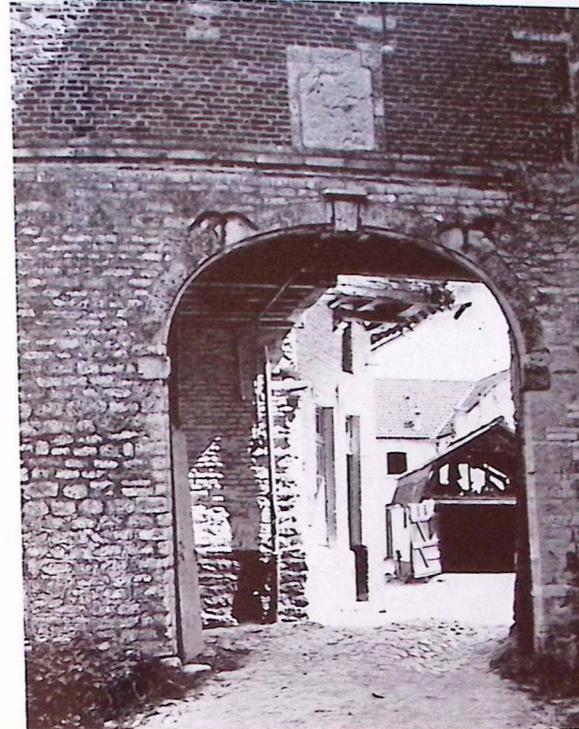
Le Château de Stolberg-Robiano (propriété privée), dénommé autrefois « Hof van Buren » ou « Hof over het Water » est une très vieille demeure historique dont les origines remontent au début du XV^e siècle. Maximilien d'Egmont, comte de Buren, en fut l'un des plus illustres propriétaires. Le château fut reconstruit vers 1900.

La joliesse du cadre corrige dans une large mesure l'aspect quelque peu artificiel de la nouvelle bâtisse. Des anciennes constructions ne subsistent que la porte charretière (1741) de la ferme attenante au château, ainsi que quelques dépendances d'un agréable archaïsme.

Au-delà du castel, s'engager, à gauche dans la Pastoorstraat, qui mène à hauteur de l'église. Remarquer, au passage, la Cure, très jolie construction à pignons à gradins, agrandie en 1766.

Tervuren, centre agricole, résidentiel et de villégiature, d'une superficie de 1.960 hectares dont plus de la moitié occupée par des bois.

La Promenade royale dans sa traversée de l'Arboretum



Château de Stolberg-Robiano : La porte charretière (1741) de la ferme

Eglise Saint-Jean l'Evangéliste : Le vaisseau central. A l'avant-plan, l'ancien jubé de 1517.



est situé sur la crête de séparation des vallées de la Dyle et de la Senne. Sa population atteint aujourd'hui près de 10.000 âmes. La Voer, formée par la réunion de plusieurs ruisseaux, y prend sa source, alimente un chapelet d'étangs très pittoresques et creuse sur son parcours une profonde dépression. La commune s'est taillée une réputation enviable tant en raison de l'exceptionnelle variété de ses richesses naturelles que de la valeur de son patrimoine historique et artistique. Bel éventail d'hôtels, de restaurants et d'attractions de plein air, Brasseries.

Aperçu historique

L'histoire de Tervuren, qui doit son nom à la Voer ou Vure, reste obscure jusqu'à l'arrivée de saint Hubert, évêque de Liège. Ce grand prélat, doublé d'un prosélyte infatigable, possédait une villa à Tervuren où il fit de fréquents séjours, évangélisant, notamment, la vallée de la Voer. Ce fut d'ailleurs au cours d'une de ses missions dans la région que le puissant thaumaturge tomba gravement malade. Transporté à Tervuren, il y rendit l'âme, le 27 mai 727.

Une tradition tenace, bien que peu plausible, situe en Forêt de Soignes la rencontre prodigieuse de saint Hubert avec le cerf crucifère. Il semble plus vraisemblable que la conversion miraculeuse du patron des chasseurs ait eu lieu, en Ardenne, dans l'actuelle Forêt de Saint-Hubert.

Au début du XIII^e siècle, les ducs de Brabant établirent à Tervuren leur résidence d'été. Le château d'allure fortifiée, qu'ils y firent construire vers 1200 fut embelli au fil des siècles, notamment, au XVIII^e siècle, sous le règne des archiducs Albert et Isabelle, et au XVIII^e siècle, sous l'impulsion de Charles de Lorraine, gouverneur général des Pays-Bas. Cette splendide résidence princière fut démolie, en 1782, sur ordre de Joseph II. Seules les écuries ont été préservées (voir infra).

Le programme audacieux, élaboré par Léopold II, sauva toutefois le site de Tervuren tout en lui insufflant une vie nouvelle.

Promenade au cœur de Tervuren

Outre les curiosités décrites plus haut (Château de Ravenstein - Arboretum - Bois des Capucins - Château de Stolberg-Robiano - Cure),

Tervuren possède plusieurs monuments de tout premier plan et un parc justement célèbre, qui méritent incontestablement une visite.

L'Eglise Saint-Jean l'Evangéliste * (classée ainsi que le cimetière qui l'entoure et les maisons avoisinantes) est un exemple accompli du style gothique brabançon. Elle date en partie du XIII^e siècle, mais le chœur et le transept n'ont été édifiés qu'au XV^e siècle. Le clocher est moderne. Plusieurs restaurations se situant principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles n'ont pratiquement pas altéré le charme délicat que dégage l'édifice. Des sculptures de qualité, où les personnages sont traités dans le style brabançon de 1400 environ, décorent le porche.

A l'intérieur, on remarquera les jolies voûtes du chœur et du transept. Le mobilier séduit par son agréable variété. Maître-autel de style Renaissance, marqué aux armes de Charles de Lorraine, qui fut gouverneur général des Pays-Bas, dès 1741 et mourut, à Tervuren, en 1780. Chaire de vérité de 1740, dédiée à saint Hubert. Deux splendides **albâtres** * de Nottingham, œuvres précieuses du XIII^e siècle, représentant, d'une part, une Assomption et, d'autre part, sainte Anne éduquant la Vierge. Deux reliefs en terre cuite (XVIII^e siècle), compositions intéressantes où figurent la Flagellation et le Couronnement d'Epines. Monument en pierre blanche, représentant une Déposition de Croix, œuvre de transition (1520 environ) se rattachant encore à la tradition gothique. Plusieurs statues remarquables. Enfin, l'ancien jubé de 1517, attribué aux Keldermans, et qui séparait autrefois la nef du chœur ; cet ensemble précieux, qui fut remonté à l'entrée de la nef, lors d'une récente restauration de l'église (1948), séduit par sa belle plastique, l'élégance de ses piliers, en pierre bleue, finement ouvragés, ainsi que par la valeur de ses bas-reliefs, en pierre blanche, traités à la manière mouvementée des retables en bois du début du XVI^e siècle, et dominés par des personnages aux attitudes heurtées.

L'église sert de sépulture à plusieurs ducs de Brabant. Le mausolée, élevé à leur mémoire par les archiducs Albert et Isabelle, a été démoli, sans raison valable, au début de ce siècle.

La sacristie conserve le fameux cor en ivoire qu'une croyance séculaire considère comme ayant appartenu au patron des chasseurs ; en fait, l'origine exacte de cette pièce curieuse est inconnue ; sa

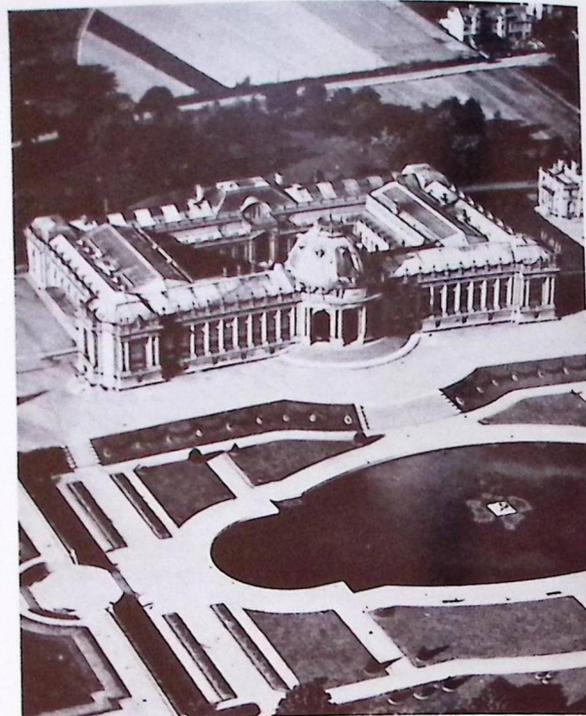
monture, en argent, ne remonte toutefois pas au-delà des temps modernes.

Dans l'ancien cimetière ceinturant l'église reposent les corps des sept noirs morts pendant l'Exposition Coloniale de 1897.

Près de l'église, **Monument aux victimes des deux guerres**, sur lequel veille l'**Arbre de la Liberté** (classé), planté en 1830.

A l'extrémité de la place de l'église (Markt), **Porte monumentale** à arcades servant d'entrée occidentale au parc de Tervuren. Elle fut aménagée comme entrée principale du parc à l'occasion de l'Exposition Coloniale de 1897. A côté et à droite de la porte, subsiste l'**ancien cabaret « In de Vos »**, aujourd'hui habitation privée dont la façade a été banalisée au cours de ces dernières années. C'est dans cet établissement rustique où il avait loué une chambrette qu'Hippolyte Boulenger (1837-1874), le chef de file de l'École de peinture de Tervuren, rencontra régulièrement ses amis Joseph Coosemans (1828-1904), Camille Van Camp (1834-1891) et Jules Montigny (1847-1899), tous paysagistes émérites, qui trouvèrent dans la campagne et la forêt avoisinant Tervuren, une source quasi intarissable d'inspiration. Retraverser le Markt et s'engager dans la chaussée de Bruxelles (steenweg op Brussel). A gauche, la **Maison communale** occupe l'emplacement de la Hoogh Huys, qui fut la résidence des premiers « burggraven » de Tervuren et où séjourna, notamment, Antoine Perrenot de Granvelle (1517-1586) cardinal-archevêque de Malines et homme d'Etat entièrement dévoué à la cause de Philippe II.

En face de la Maison communale, het « **Hof van Melyn ou Hoeve Melijn** » (classée), qui fut, dès le XIV^{ème} siècle, la propriété des de Melijn, vicomtes de Tervuren. Les constructions actuelles remontent selon toute vraisemblance, au XVI^{ème} siècle. Autour d'une spacieuse cour rectangulaire sont alignés un ensemble de bâtiments en briques dites espagnoles, avec soubassements en pierre blanche, comprenant une construction sans étage avec toiture à double versant, et servant, de nos jours, d'entrepôt, une suite d'étables et d'écuries, un corps de logis à un étage dont certaines baies ont encore gardé leurs croisillons de pierre, une construction à colombage, flanquant le corps de logis et reliant ce dernier à un robuste porche, coiffé d'une tour carrée et trapue qu'achevait autrefois un toit de forme pyramidale.



▲ Le Musée Royal d'Afrique Centrale

▼ Musée Royal d'Afrique Centrale : Fétiche à miroir (Bas-Congo)



La ferme est, depuis 1836, la propriété de l'Administration communale. Le projet, vieux d'une trentaine d'années, d'y aménager un centre culturel, est resté jusqu'à présent lettre morte.

Revenir au Markt et prendre à gauche, la chaussée de Louvain (steenweg op Leuven). On atteint, le rond-point où s'achève l'admirable avenue de Tervuren. A droite, dans le prolongement de l'avenue de Tervuren, l'ancien **Musée du Congo** édifié, en 1896, par l'architecte E. Acker, d'après un avant-projet de l'architecte parisien Aldrophe, à l'emplacement où s'élevait le Pavillon du prince d'Orange et où résida l'infortunée impératrice Charlotte, pavillon qui fut ravagé par un incendie, le 2 mars 1879. Le musée conçu dans le goût Louis XVI, abrita, au lendemain du transfert des collections dans l'actuel Musée d'Afrique Centrale, un restaurant à la mode. Il est, présentement, désaffecté et en mauvais état.

La chaussée de Louvain s'incurve vers la droite et laisse, à gauche, les quais de l'ancienne station de chemin de fer de Tervuren. C'est sur ce dernier emplacement que sera érigé, prochainement, le **Musée National des Transports**, qui groupera, entre autres, des sections consacrées aux chemins de fer, aux chemins de fer vicinaux, aux transports publics régionaux et urbains en commun, aux voies navigables, aux P.T.T., etc.

Plus loin et à droite se dresse le **Musée Royal d'Afrique Centrale** *, ex-Musée Royal du Congo Belge. Cet imposant ensemble fut élevé, entre 1904 et 1909, à la demande de Léopold II, d'après les plans de Charles Girault, dans le but d'abriter les collections de l'ancien Musée du Congo, devenu trop exigü. Les bâtiments, de plan rectangulaire et de style Louis XVI, comprennent quatre ailes se développant sur 125 mètres de long et 75 mètres de large. Deux des ailes s'étendent de part et d'autre d'une rotonde centrale que surmonte un dôme.

Des colonnades et de vastes baies rythment les façades. Au-dessus de l'architrave court une balustrade scandée par des vases décoratifs. Bien que la construction n'échappe ni à une certaine grandiloquence, ni à une certaine froideur, elle répond cependant parfaitement à sa destination. Les collections agencées, avec goût, présentent une synthèse vivante de l'ethnographie, de la géologie, de la flore, de la faune, du folklore et de l'économie du Congo.

La section des **Sciences naturelles** réunit à côté d'un département consacré à la géologie, à la minéralogie et à la paléontologie où sont rassemblés des minéraux et fossiles de l'Afrique Centrale et, en particulier une collection remarquable de minéraux (plus de 10.000 échantillons), une division zoologique avec salle des mammifères, salle des reptiles, poissons et amphibiens, salle des insectes et autres invertébrés et salle des oiseaux.

La section **Sciences humaines** englobe, d'une part, la préhistoire, la protohistoire et l'anthropologie (industries lithiques, du fer et de la céramique, fouilles archéologiques, races d'Afrique centrale) et, d'autre part, l'ethnographie (culture spirituelle et matérielle des peuples d'Afrique centrale, vie sociale, art, magie, etc....).

Une branche spéciale est réservée à l'histoire de la présence belge outre-mer et à celle de la pénétration européenne en Afrique centrale (documents iconographiques, lettres autographes des explorateurs et pionniers du Congo, cartes, carnets de route, médailles, etc....), dont la salle dite du **Mémorial** où figurent les noms des Belges, morts en Afrique avant le 15 novembre 1908.

Enfin, plusieurs salles donnent un aperçu des activités économiques de l'Afrique (produits agricoles, forestiers et miniers).

Le musée est ouvert tous les jours, y compris le dimanche, aux heures ci-après : pour la période du 16 mars au 15 octobre, de 9 à 17 h 30 ; pour la période du 16 octobre au 15 mars, de 10 à 16 h 30. Entrée gratuite. Des visites guidées sont organisées à l'intention des groupes, moyennant demande préalable, par écrit ou par téléphone, adressée, si possible, au moins 10 jours d'avance, à la direction du Musée, 13, steenweg op Leuven, Tervuren. Téléphone : (02) 57.43.01 ou (02) 57.54.01.

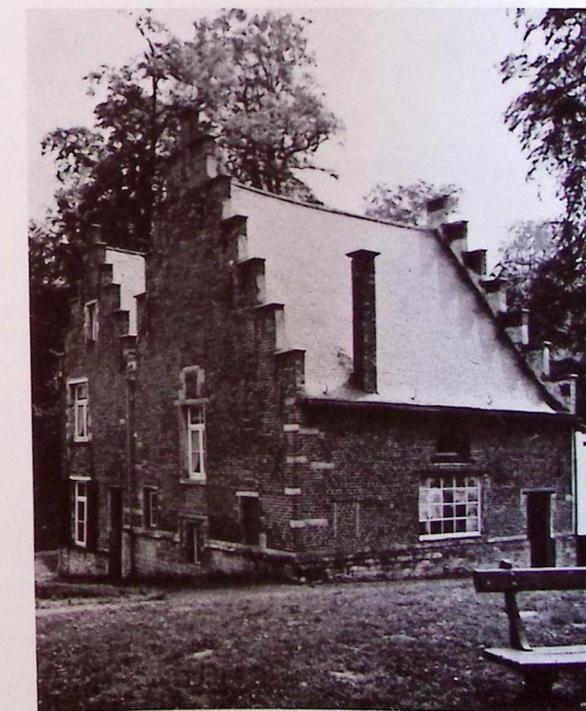
Le **Parc de Tervuren** *, qui se déploie derrière le musée, est un magnifique domaine, à caractère nettement forestier, d'une superficie totale d'environ 205 hectares, englobant deux vallons offrant de frappants contrastes et séparés par un promontoire boisé.

Un pittoresque jardin français, en terrasses, d'une ordonnance exquise, et agrémenté de bassins d'un bel effet ornemental, de parterres fleuris et de diverses statues, relie le musée à une splendide enfilade de cinq étangs formés par la Voer. Le dernier, l'**Etang de Vossem**, forme la nappe d'eau la plus imposante (près de 12 hectares) de tout le domaine.



▲ Parc de Tervuren : Une des splendides pièces d'eau

▼ Parc de Tervuren : La Maison Espagnole ou Moulin Gordael



Un second chapelet d'étangs, couverts de plantes aquatiques s'étirent au-delà de l'éminence boisée séparant les deux dépressions. Quatre plans d'eau semblent sommeiller ici depuis des siècles. La nature a gardé, à cet endroit, un savaeur âpre et sauvage, qui plonge le visiteur dans un climat de dépaysement.

Pour bénéficier pleinement des contrastes qu'offre la nature, il est chaudement recommandé aux touristes d'effectuer le tour complet du parc. Plusieurs curiosités jalonnent le parcours. Tout d'abord, près de l'Etang de Vossem, se détache, légèrement en retrait, la **Maison Espagnole**, autrefois mieux connue sous le nom de **Moulin Gordael**, et que J. Coosemans a immortalisé dans une de ses œuvres. Ce pittoresque bâtiment (XVII^{ème} siècle), singularisé par ses clairs pignons à gradins et ses toits à combles aigus, est une ancienne usine, qui releva, durant des siècles, de l'abbaye de Parc, à Heverlee. L'immeuble a été restauré vers 1900. Immédiatement après l'étang de Vossem, très recherché par les fervents de la ligne, et au-delà de la clôture du parc, subsiste en bordure de la Voer, un autre témoin du passé, l'**ancien Moulin de Vossem**, qui dépendait des Prémontrés de l'Abbaye de Parc et fut reconstruit en 1755. En 1924, il fut transformé en café-restaurant. Il a été aménagé, voici quelques années déjà, en maison de plaisance (propriété privée) et n'a gardé que sa roue hydraulique comme témoin de ses défuntes activités. Après avoir contourné l'Etang de Vossem, revenir par le second chapelet d'étangs. Longer l'Etang de Sainte-Gertrude, puis celui du Grand Canal. A l'extrémité de ce dernier, monter, à droite, la drève qui conduit, en 200 mètres, au carrefour central du parc (8 drèves) où ont été déposées les **trois pierres dites druidiques**, découvertes, à Duisburg, en 1883. Il s'agit de trois dalles, mesurant respectivement, 2,70 m de long sur 1,70 m de large, 2,22 m sur 1,50 m et 2 m sur 1,80 m. On se perd en conjectures au sujet de leur origine et de leur signification. Certains archéologues ont cru y voir un monument mégalithique. Des géologues, par contre, prétendent qu'on se trouve en présence de grès landéniens tels qu'on en rencontre encore parfois sous cet aspect dans la région.

Au-delà du carrefour, descendre tout droit pour rejoindre le premier groupe d'étangs. A hauteur de ceux-ci, prendre à gauche, la **Spaans Huisdreef** (Drève de la Maison Espagnole) qui aboutit en face des Casernes Panquin. Devant les casernes, s'engager, à droite, dans la **Kastanjedreef**. A gauche, les bâtiments en forme de fer à cheval sont



Parc de Tervuren : La Chapelle-Saint-Hubert, lors de la cérémonie annuelle en honneur du patron des chasseurs

Parc de Tervuren : Les trois pierres dites druidiques



les seules dépendances du Palais ducal de Tervuren, qui ont échappé à la démolition. Cet harmonieux ensemble utilisé depuis plusieurs décennies comme casernes, mais qui servait, à l'origine, d'écuries et de logis pour la domesticité, fut élevé en 1749-1750, à l'initiative de Charles de Lorraine, par l'habile maître d'œuvres que fut Jean-André Anneessens (1687-1754).

En face des anciennes dépendances et, à droite de la drève, la **Chapelle Saint-Hubert** * est un ravissant oratoire Renaissance, en briques rosâtres, construit en 1608, par l'architecte Wenceslas Coebergher, à la demande de l'archiduc Albert. Ce sanctuaire, consacré en 1617 et dédié au patron des chasseurs, occuperait, si l'on peut ajouter foi à la tradition, l'emplacement où mourut saint Hubert. Ce monument, que d'anciennes gravures représentent dans le voisinage immédiat du Château ducal disparu, fut restauré, à l'initiative du prince d'Orange, dans le courant de 1826. Chaque année, le dimanche qui suit le 3 novembre (fête de la Saint-Hubert) la chapelle est le cadre d'une manifestation très haute en couleur. A cette occasion, une messe en plein air y est célébrée à 11 heures et bénéficie de la participation de centaines de cavaliers et d'écuyères et de plusieurs sociétés de sonneurs de trompe.

Le rassemblement, avec départ, en cortège, vers la chapelle, a lieu à l'église paroissiale Saint-Jean-l'Évangéliste, entre 10 h 30 et 10 h 45. Au cours de la cérémonie religieuse, des petits pains sont distribués à l'assistance et il est procédé à la bénédiction des chevaux et de la meute.

Au-delà de la chapelle, tourner à gauche et franchir la porte monumentale du parc (voir plus haut) pour rejoindre le Markt où s'achève le circuit au cœur de Tervuren.

Sports et détente

Solariums : « **Beau Soleil** », Elisabethlaan.

Piscine en plein air.

Prix : 35 F par personne, ramené à 30 F pour les enfants entre 5 et 11 ans. Carte (11 entrées) : 300 F.

Cabine : 25 F (1 à 5 personnes).

Les installations sont ouvertes, en principe, de mai à fin août, tous les jours de 9 h 30 à 19 h.

« **Le Relais** », 64, steenweg op Leuven.

Piscine en plein air.

Prix : 25 F par personne, ramené à 15 F pour les enfants jusqu'à 10 ans. Abonnement (20 entrées) : 300 F.

Cabine : 15 F.

Vestiaire : 5 F.

Ouvert de mai à fin septembre, tous les jours, de 9 à 19 h.

Canotage : « **Etang de la Chapelle ou de Saint-Hubert** » (Parc de Tervuren).

Location : Barques : 15 F par personne et par demi-heure.

Canots à moteur : 30 F pour 1 ou 2 personnes (par fraction de 15 minutes).

Installations ouvertes tous les jours (lundi excepté), durant la belle saison.

Pêche : « **Etang de Vossem** »,

Camping-caravaning : « **Camping Chalet Stella Artois** », 14, Molenstr.

Superficie : 50 ares.

Prix : 10 F par personne, tente, auto ou caravane et par nuit.

Ouvert toute l'année.

Golf :

« **Royal Golf Club de Belgique** », Château de Ravenstein, Tervuren. Tél. : (02) 57.58.01.

Superficie totale des links : ± 65 hectares.

Accessible tous les jours de l'année, sauf en cas de neige.

Équitation :

« **Riding Club** », 121, steenweg op Duisburg, Tervuren.

Manège couvert - Piste d'obstacles en plein air.

Ouvert tous les jours, sauf le lundi.

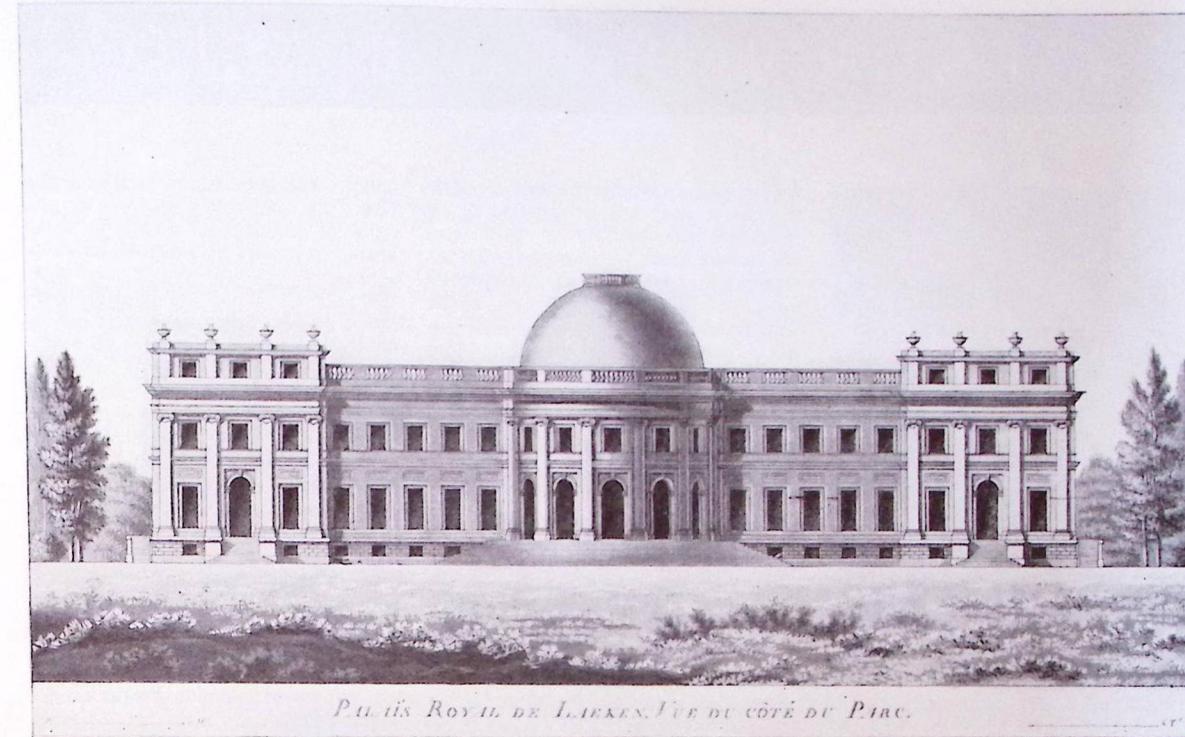
Location de chevaux : 100 F, par heure. Abonnement (12 h) : 1.050 F.

Leçon collective : 140 F par personne et par leçon. Abonnement (12 leçons) : 1.450 F.

Leçon collective d'obstacles : 175 F par personne et par leçon.

Important !

Les renseignements relatifs aux droits d'entrée ainsi qu'aux jours et heures d'ouverture des musées et stations de plein air sont fournis sous réserve de modifications ultérieures.



De l'Élysée au Château de Laeken

par Fernand Liégeois

LORSQUE Napoléon I^{er} répudia Joséphine de Beauharnais, il ne voulut point la voir tomber dans l'oubli.

Au contraire. Il lui garda son titre d'ex-impératrice et quelques possessions. Connaissant ses goûts du faste, il lui attribua des domaines au milieu desquels elle brillerait encore. Réceptions et banquets demeurèrent toujours le souci quotidien de l'impériale créole. Paraître à loisir dans de somptueux vêtements la comblait d'aise au centre d'une cour créée de toutes pièces, selon une étiquette alliant l'ancien régime et la révolution.

Mais qu'auraient été ces parures sans le cadre traditionnel des grands de ce monde ? Pour le prestige du nouveau trône, Napoléon exigea que Joséphine continuât à jouer un rôle. Par un senatus-consulte, daté du 6 décembre 1809, il prêta à la répudiée les palais de la Malmaison, de Navarre et de l'Élysée.

Toutefois, il corrigea sa donation en spécifiant qu'après la mort de la bénéficiaire le domaine privé de la couronne aurait à recouvrir le tout.

Joséphine, chaussée des Tuileries, se retrouvait donc à deux pas du Palais Impérial, à l'Élysée. Finaude, elle

avait obtenu pour les gens de sa maison les couleurs de la livrée impériale. Cela parut normal au peuple de Paris qui avait prêté à l'apprenti-sorcier Napoléon un sortilège vengeur.

Lorsque Marie-Louise devint impératrice à son tour, la domesticité des deux maisons arbora les mêmes signes distinctifs. Ce fait entraîna de multiples ennuis. Excédé devant ces désordres mineurs, Napoléon décida en 1812 de retirer la jouissance de l'Élysée à Joséphine. En échange, il lui concéda le château de Laeken.

Pauvre compensation. Dans une Belgique annexée, où les exactions des révolutionnaires avaient soulevé l'indignation, que pouvait cette femme déçue ?

Vint-elle jamais se reposer dans ce paisible village si loin de tous les flatteurs parisiens ? Non.

Elle se retira à la Malmaison. C'est d'ailleurs là que l'Aigle avant d'entreprendre son dernier vol vers l'exil, vint chercher le souvenir de sa Joséphine pour se reconforter et méditer sur la reconnaissance des hommes.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



▲ Le calvaire du XI^e siècle en l'église de Lennik-Saint-Quentin

... Gand et Bruges accueillent en juillet l'exposition itinérante de la Kredietbank

Après Anvers, Hasselt, Courtrai et Bruxelles, la Kredietbank organisera du 29 juin au 11 juillet, dans les locaux de sa filiale à Gand et du 18 au 29 juillet, au siège de sa filiale à Bruges, une exposition sur le thème « A la découverte des richesses touristiques de nos régions ».

Le but de cette manifestation est d'attirer l'attention sur les trésors artistiques peu connus, mais néanmoins remarquables, situés dans des centres autres que les villes d'art traditionnelles.

A cet effet, une cinquantaine d'objets, dont un bas-relief roman datant du XI^e siècle, ont été rassemblés et groupés par province. Un éventail de superbes photographies constituent la toile de fond de ce panorama artistique des provinces où la Kredietbank possède une agence, à savoir, la province d'Anvers, le Brabant, le Limbourg, la Flandre Orientale et la Flandre Occidentale.

Le nombre limité des centres d'intérêt choisis a pour but de promouvoir le tourisme régional tout en fournissant au visiteur mille suggestions pour entreprendre au gré de sa fantaisie de passionnantes excursions. Une ample documentation est mise à la disposition de ce dernier par les divers services spécialisés.

Les beautés touristiques possèdent de nombreuses facettes qu'il convient d'examiner en se plaçant à divers points de vue. A cette fin, la Kredietbank a édité une agréable brochure intitulée : « Vlaamse Landschappen » dans laquelle une quinzaine d'auteurs expriment leur vision de la région qui leur tient particulièrement à cœur.

La sélection a été opérée sous la direction d'André Demedts, qui s'est aussi chargé de préfacier ce petit recueil.

Cette plaquette est illustrée avec bonheur à l'aide de reproductions d'œuvres de peintres célèbres et de photographies se rapportant aux sites décrits.

Signalons que les visiteurs pourront participer à un concours d'identification de photos de monuments historiques, organisé dans le cadre de l'exposition. Ce concours est doté de nombreux prix.

... Trois sentiers pour cavaliers ont été aménagés en Brabant

En ces temps de vacances, nous croyons utile de rappeler aux uns et de signaler aux autres, l'existence de nos trois sentiers touristiques pour cavaliers :

Bruxelles - Villers-la-Ville,
Bruxelles - Louvain (Eaux-Douces),
Louvain - Villers-la-Ville via Wavre,
couvrant à eux seuls plus de 100 km. Ces sentiers, entièrement balisés, ont été conçus avec le plus grand souci de

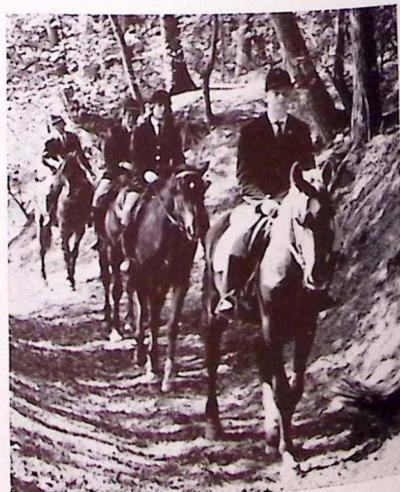
confort des chevaux et de leurs cavaliers : ils alternent sous-bois et chemins de campagnes, ombre et soleil, vastes paysages et petits coins ravissants.

S'il ne nous a pas été possible cette année d'ouvrir officiellement de nouvelles voies réservées aux cavaliers, nous avons cependant relevé un itinéraire qui permet, depuis Bousval, de prolonger le sentier Bruxelles-Villers jusqu'à Nivelles en passant par Baisy-Thy. Ce sentier est temporairement balisé par des plaques et indications non officielles, mais offre déjà une agréable variante aux amateurs de nouveauté. Sans aller loin, il est donc facile d'organiser en Brabant des promenades à cheval d'un, de deux ou même de trois jours, en suivant nos itinéraires qui, nous en sommes certains, grâce aux expériences déjà vécues, promettent entière satisfaction à ceux qui les empruntent.

Nous tenons toujours à la disposition des cavaliers et des cercles équestres :

- le tracé de nos sentiers ;
- des listes de manèges ;
- tous les renseignements pratiques pour l'organisation de promenades ou de séjours (relais, logements, camps, etc.).

Il suffit de nous rendre visite, 4, rue St. Jean, à Bruxelles, ou de nous téléphoner : 13.07.50.



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

... Le Musée communal de Bruxelles est ouvert 360 jours par an

Le Musée communal de Bruxelles, installé dans la Maison du Roi (Grand-Place) est ouvert du lundi au vendredi, - pendant la période du 1^{er} avril au 30 septembre : de 10 à 12 h et de 13 à 17 h ;

- du 1^{er} octobre au 31 mars : de 10 à 12 h et de 13 à 16 h.

Les samedis, dimanches et jours fériés, le musée n'ouvre ses portes que de 10 à 12 h.

Fermé le 1^{er} janvier, le 1^{er} mai, le 1^{er} novembre, le 11 novembre et le 25 décembre.

Entrée générale : 5 F, ramenée à 2,50 F par personne pour les groupes de 20 personnes au moins.

... Des concerts de carillon auront lieu à...

Grimbergen, en l'église Saint-Servais, tous les dimanches des mois de juillet, août, septembre et octobre, ainsi que les trois premiers jeudis des mois de juillet, août et septembre, à 19 h.

D'autres récitals sont prévus 11 et 21 juillet, 15 août, 3 et 12 septembre, 11 et 22 novembre, 8 et 24 décembre.

Louvain, en la collégiale Saint-Pierre, tous les dimanches de 12 h 30 à 13 h 30 de même que tous les jeudis à 20 h.

Tirlemont (église Saint-Germain), tous les mardis des mois de juillet et août, à 20 h 30. Des chaises seront mises à la disposition des auditeurs au Vee-markt (Marché au Bétail).

Ces récitals seront donnés par André Wagemans (carillonneur de la ville depuis 1954) à l'exception de celui du 12 juillet qui permettra d'entendre Paul Bourgois, carillonneur à Nieuport et Furnes et de celui du 9 août, au cours duquel Peter Maassen, carillonneur de Breda (Pays-Bas) tiendra le clavier.

Des visites guidées du carillon (54 cloches) sont organisées, chaque mardi, avant le concert.

... Les 15es Bacchanales à la gloire du Vin et du Raisin belges auront lieu à Overijse, du 27 août au 4 septembre 1966

Cette année encore, soucieuse de ne point faillir à une renommée, déjà solidement assise, l'Administration communale d'Overijse, épaulée de maîtresse façon par le Syndicat d'Initiative de la localité, a mis sur pied un programme de réjouissances populaires et de manifestations artistiques, qui, tant par leur richesse que par leur judicieux éclectisme, sont appelées à dépasser en éclat toutes les réalisations antérieures.

Du superbe éventail des manifestations, qui se dérouleront, cette année encore, **sans interruption**, du samedi 27 août au dimanche 4 septembre, nous avons sélectionné à l'intention des dizaines de milliers de touristes, amateurs de variétés, mordus de compétitions sportives et passionnés du folklore vivant, qui convergeront, à cette occasion, vers la coquette et riante cité d'Overijse, les cérémonies et réjouissances ci-après :

Samedi 27 août : A 15 h, inauguration officielle de l'exposition féerique consacrée au raisin, au vin et aux primeurs, en présence du premier ministre, M. Vanden Boeynants.

A 20 h 30, à la place Juste Lipse, jeu folklorique, couronnement de la nouvelle reine du raisin et rondeau auquel participeront les géants et plusieurs harmonies locales.

A partir de 21 h, à la Halle au Vin, soirée de variétés avec la vedette du disque et de la chanson : Robert Cogoi. Bal de nuit animé par la formation tyrolienne de J. Van Beek.

Dimanche 28 août : A 15 h, départ du grand cortège historique et folklorique, axé sur le thème « Tout au long de la vie, entre la vigne et la musique ». A cette cavalcade endiablée prendront part, outre les trois géants d'Overijse, la reine du raisin, le prince Isca, une vingtaine de chars et de nombreux corps de musique, conduits par un bataillon de ravissantes majorettes.



Lundi 29 août : Le soir, à la Halle au Vin, le célèbre chanteur britannique : Dave Berry.

Mercredi 31 août : Grand Prix d'Overijse pour coureurs cyclistes professionnels.

Le soir, compétition internationale de catch.

Jeudi 1^{er} septembre : Soirée de gala avec le grand orchestre des Salamandres et la vedette internationale de la chanson : France Gall.

Vendredi 2 septembre : Bal du bourgmestre animé par la dynamique formation des « Skyliners ». Au cours du bal, élection de la reine du vin mousseux 1966.

Dimanche 4 septembre : A 10 h, en l'église décanale Saint-Martin, bénédiction des raisins et des fruits de serres, par Son Excellence Monseigneur Schoenmaeckers.

Dans l'après-midi, Show Liliane avec l'ensemble Rolly Ballet, groupant 75 patineurs. Le soir, dès 19 h, grand bal de clôture (Halle au Vin).

Les manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1966

- 1 BRUXELLES : Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : « Peintres et Sculpteurs du Hainaut » (jusqu'au 26 juillet).
- 2 et 3 RIXENSART : Le Château de Merode est ouvert au public tous les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 h (jusqu'au 1^{er} novembre).
- 3 NIVELLES : Festivités diverses (après-midi) dans le cadre de la désignation de Nivelles comme ville pilote 1966.
- 9 NIVELLES : Exposition « Métiers d'Art du Brabant », à l'Hôtel de Ville (jusqu'au 24 juillet).
- 9, 10 et 11 ZAVENEM : Foire commerciale (Athénée Royal, 50, Hoogstraat).
- 10 NIVELLES : Festivités diverses (après-midi).
- WAVRE : 13^e Grand Concours hippique (Jumping) ; épreuve comptant pour le championnat de Belgique.
- 12 BRUXELLES : Sortie traditionnelle de l'Ommegang.
- 16 BRUXELLES : Ouverture des festivités de la « Kermesse de Bruxelles » (Foire du Midi).
- 17 NIVELLES : Festivités diverses (après-midi).
- 18 STROMBEEK-BEVER : Marché annuel.
- 21 HOEILAART : Concert (Parc communal) à l'occasion de la Fête Nationale.
- VILVORDE : Soirée de variétés (à partir de 20 h.), bal populaire et feu d'artifice, à l'occasion de la Fête Nationale.
- 24 NIVELLES : Festivités diverses (après-midi).
- SINT-MARGRIETE-HOUTEM : Pèlerinage, cortège historique et procession (départ du cortège, à 10 h. 30).
- WAVRE : 19^e Grand Cortège carnavalesque.
- 31 NIVELLES : Festivités diverses.

AOUT 1966

- 7 NIVELLES : Festivités diverses (après-midi). D'autres manifestations sont prévues les 14, 21 et 28 août.
- 9 BRUXELLES : Plantation du Meiboom, Réjouissances populaires.
- 13 DIEST : Pèlerinage des étudiants à la maison natale de saint Jean Berchmans.
- 15 AARSCHOT : Illumination des maisons et monuments en l'honneur de saint Roch.
- HOEILAART : Pèlerinage à la Chapelle de Notre-Dame de Bonne-Odeur. Messe solennelle et vénération des reliques.
- MONTAIGU : Cortège en l'honneur de la Vierge miraculeuse.
- 20 RHODE-SAINT-GENESE : Foire commerciale dans les locaux de l'Ecole communale pour garçons « Wauterbos » (jusqu'au 29 août).
- 20, 21 et 22 WEMMEL : Exposition de peintures organisée par le Cercle « Baron Laermans » (Ecole communale pour garçons).
- 22, 23 et 24 WILSELE : Foire commerciale (Salle communale).
- 27 LOUVAIN : Foire commerciale (jusqu'au 5 septembre).
- OVERIJSE : Ouverture de la foire commerciale et des fêtes en l'honneur du vin et du raisin belges (clôture : le 4 septembre).
- 28 OVERIJSE : Grand Cortège historique, folklorique et publicitaire, avec la participation d'une vingtaine de chars, de géants et de nombreux groupes populaires tant belges qu'étrangers.
- VILVORDE : Commémoration de la bataille de Houtem.
- 29 JETTE : Marché annuel.
- OVERIJSE : Concours régional réservé au bétail.

SEPTEMBRE 1966

- 2 BRUXELLES : Les Métiers d'Art du Brabant, en la salle d'exposition de l'Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean (clôture : le 17 septembre).
- 3 LOUVAIN : Ouverture de la Kermesse (clôture : le 18 septembre). A 20 h., à la Grand'Place (Grote Markt), soirée de variétés avec la participation des cercles de gymnastique de Louvain.
- 3, 4 et 5 SAINT-GILLES : Fête du marché (Parvis Saint-Gilles et abords).

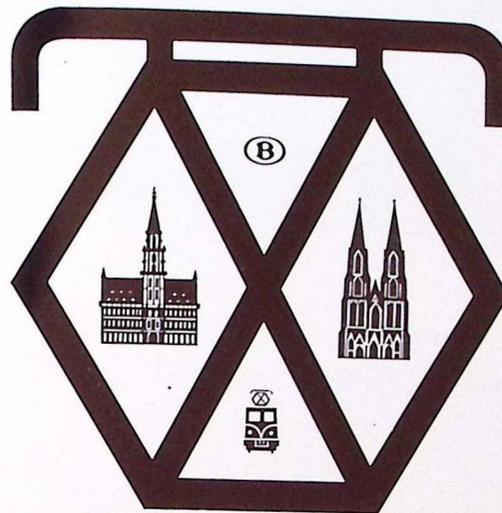
Le Folklore Brabançon

Genz de metier-



Une revue qui vous intéressera

RENSEIGNEMENTS:
Service de Recherches Historiques et Folkloriques
4, rue Saint-Jean - Bruxelles 1 - Tél. 02/13.07.50



Touring Club Touring secours

400.000

membres
en apprécient
les services

Siège central : 44, rue de la Loi
Bruxelles 4 - Tél. 02-13.82.40

Depuis le
22 mai 1966

bruxelles
cologne
en 2h.20

Au sommet de l'hôtellerie

Au centre de Bruxelles,
face à
l'Air Terminus Sabena,
le plus récent hôtel
de la chaîne Knott
vous offre le sommet
du confort et de
l'accueil et... la plus fine
cuisine française...
Restaurant Panorama
au 23^e étage...
Club Privé au 22^e étage
Salles de banquets
et de conférences...
Polo Bar...
Climatisation
généralisée...
Garage.



HOTEL

6, RUE CARDINAL MERCIER, BRUXELLES 1

Westbury

TÉL. : 02 13 64 80
TELEX : 2382
CABLES : WESTBURYHOTEL, BRUXELLES

Ma banque?

la **KREDIETBANK**

évidemment!

Banque indépendante
pour clientèle indépendante



Réservé par sympathie

Agence de voyages

Wagons-Lits / COOK

Organisation mondiale

400 agences dans le monde

4 agences à BRUXELLES :

17, Place de Brouckère
41, av. de la Toison d'Or
« Drive-In », 68, rue Belliard
Gr. Mag. « Au Bon Marché », rue Neuve

Passez vos week-ends

à

KEERBERGEN

grand centre de loisirs



vous y trouverez : une école d'équitation, des terrains de tennis, un centre de voile, de nombreuses promenades pédestres, des restaurants de qualité, des hôtels de toutes catégories, des pensions de familles.

Fin 1967, ouverture d'un golf 18 trous, dont la réalisation a été confiée à l'architecte Trente Jones



BRABANT

REWISBIQUE
Archives

165

4